La Grande Oreille 51

paroles du Québec, contes de la belle Province

Compléments

Le récit de Tshakapesh

Légende innue

Dans la culture innue, beaucoup de légendes ont réussi à franchir le temps et se retrouvent, encore aujourd'hui, très présentes. Certaines remontent même aux dernières glaciations. C'est le cas de l'histoire de Tshakapesh, un recueil de poésie orale axé sur la spiritualité, qui nous présente l'époque où les humains et les animaux partageaient vraiment tout, incluant le mystérieux monde du rêve. Dans cette légende riche en rebondissements, Tshakapesh est le héros à l'origine de la création du monde. Mais c'est aussi un modèle à suivre : il nous enseigne qu'à force de courage, de travail et de persévérance, on parvient toujours à vaincre toutes les difficultés.

L'homme dit à sa femme :

— Viens avec moi chercher de l'écorce de bouleau.

Ils se rendirent près d'une falaise dont les versants étaient boisés. Ils y croisèrent différentes espèces végétales, dont du bouleau. C'est là qu'ils firent la rencontre de Katshituashku, qui les tua. Ces gens avaient une fille qui, ayant perdu ses parents, se mit à leur recherche. Elle aperçut l'endroit où ils avaient été tués par Katshituashku. Il ne lui restait que son frère cadet. Minuscule, il était enfermé dans l'utérus de sa mère. Katshituashku, de ses dents, avait détaché de la femme son utérus qu'il n'avait pas mangé. La fille ramena son jeune frère au camp et le déposa dans un pot de bois auquel elle fit un couvercle d'écorce de bouleau. Un peu plus tard, le bébé repoussa soudain le couvercle. Puis, tout d'un coup il s'assit. Ayant commencé à jouer, il demanda à sa sœur :

— Fais-moi un arc et des flèches.

Elle lui fabriqua un tout petit arc, et il sortit jouer. Son arc se brisa et elle lui en fabriqua un plus gros.

Ils y croisèrent différentes espèces végétales, dont du bouleau.

Ainsi fit-elle chaque fois qu'il brisait son arc. Si bien qu'elle finit par lui en fabriquer un d'un arbre entier. Le jeune frère grandissait. Il pensa soudain :

— Nous sommes sans parents, nous n'avons ni père ni mère.

Il s'approcha de sa sœur aînée et lui demanda :

— Sœur, pourquoi n'avons-nous pas de parents ? Pourquoi n'y a-t-il que nous deux et comment se fait-il que notre père et notre mère ne soient pas là ?

Elle répondit :

— Comment pourraient-ils être ici puisqu'ils ont été tués par Katshituashku alors qu'ils détachaient l'écorce des bouleaux ? C'est moi qui t'ai recueilli. Tu avais été abandonné dans l'utérus, seule chose que Katshituashku n'avait pas mangée.

— Oui, dit-il.

Et il partit chasser demandant à sa sœur :

— Sœur, où est-ce Katshituashku ?

— Ne va pas à sa recherche, sur la colline, près de la falaise où il se tient, lui dit-elle, tu n'en viendrais jamais à bout.

— C'en est assez, ma sœur, lui dit-il, tu m'effraies !

Et tout en lançant ses flèches, il se dit :

— Ma sœur me dit que Katshituashku va me tuer : je n'en crois rien.

Sa sœur l'ayant enjoint de ne pas aller vers Katshituashku, il lui dit :

— Je vais prendre une autre direction, ma sœur.

Et il s'éloigna, allant du côté opposé à l'endroit où se trouvait Katshituashku. Ayant échappé à la vue de sa sœur, il rebroussa chemin, se mettant à la recherche de Katshituashku. Il se rendit au versant de la colline et continua en montant. Il n'était pas encore bien grand. Puis il se mit à suivre les pistes de l'ours, allant droit au travers des nombreuses empreintes laissées. Puis, le bois s'épaississant, toutes les pistes convergèrent en une seule dans laquelle il s'engagea.

Ayant atteint le versant de la colline, il se mit à chanter :

— *Ka-tshi-tu-ashku na-two-ni-tshiau no-taw-ka nipeikut mak na-kau.*

C'est ainsi qu'il chanta. Katshituashku l'entendit et dit :

— Ah ! Ah ! Mon laissé-pour-compte s'en vient !

Et il ajouta à l'intention de l'ours noir :

— Va le rencontrer. En t'apercevant, il tombera raide mort !

L'ours noir se leva et partit à la rencontre de Tshakapesh. Celui-ci l'entendant venir se dit : "Ce n'est pas lui."

L'ours noir sortit du bois et demanda :

— Que veux-tu ?

— Je cherche Katshituashku, celui qui a tué mon père et ma mère. Ce n'est pas toi que je veux rencontrer et surveille-toi sinon tu verras ce que je peux te faire ! Va-t-en chez toi, dit Tshakapesh à l'ours noir.

— À toi Matashau, dirent les ours, va le rencontrer. À ton air dangereux, il tombera raide mort !

Matashau se leva donc et Tshakapesh l'entendant venir se dit en lui-même : "Ce n'est pas celui que je veux."

À son tour, Matashau sortit du bois et demanda :

— Que veux-tu ?

— Retourne chez toi, lui dit Tshakapesh. C'est Katshituashku, celui qui a tué mon père et ma mère, que je veux rencontrer.

Et Tshakapesh s'adressant aux ours dit :

— Prenez garde, car vous verrez ce que je peux vous faire !

Quand Matashau s'en retourna chez lui, il dit :

— Il m'a dit la même chose qu'aux autres.

Katshituashku dit alors :

— Il me met en colère. Il tombera raide mort en me voyant !

Tshakapesh entendant Katshituashku venir se dit : "C'est sans doute lui qui s'en vient", et il dévala la colline allant enterrer son arc et ses flèches. C'est certainement ici, au bas de la colline qu'il va me projeter avec son museau quand il m'aura senti, pensa Tshakapesh.

Katshituashku sortit alors du bois. Tshakapesh était allongé dans le sentier de Katshituashku et faisait le mort.

Nous remercions de leur autorisation.nametauinnu.ca, site pour la transmission des valeurs traditionnelles innues, Production Manitu inc.

Lire la suite page 4.

— Est-ce là celui qui veut rencontrer Katshituashku ? dit Katshituashku qui pensa alors : “En m’entendant venir, il est tombé raide mort.”

Et il se mit à donner des coups de patte à Tshakapesh. “Je souhaite qu’avec son museau, il me lance au bas de la colline”, pensa Tshakapesh.

Katshituashku le lança alors tout près de son arc et alla rejoindre Tshakapesh qui renouvela son souhait. “J’espère qu’il me lancera encore une fois”, pensa-t-il. Alors Katshituashku recommença à le frapper. Et Tshakapesh se sentant chatouillé sous les bras, se mit presque à rire et Katshituashku le lança juste là où était son arc. Il sauta alors sur ses pieds, manquant de faire fuir Katshituashku et attrapa son arc. Katshituashku demanda alors

— Que veux-tu ?

— Je cherche Katshituashku, celui qui a tué mon père et ma mère, c’est celui que je veux rencontrer, répondit Tshakapesh.

— Tu ne pourras jamais le tuer, il est très difficile à tuer, dit Katshituashku.

— C’est difficile comme quoi ? demanda Tshakapesh.

— Comme ce mélèze planté là. Voilà à quel point c’est difficile.

— Ton père a été tué par Katshituashku… vise ce mélèze, dit Katshituashku.

Et Tshakapesh visa le mélèze, le faisant éclater en morceaux. Il manqua de faire fuir Katshituashku.

— Ce n’est pas difficile comme ça, comment est-ce ? demanda Tshakapesh.

Katshituashku répondit alors :

— Il est dur comme la pointe de cette falaise, voilà ! Vise là.

Alors Tshakapesh visa la falaise qui s’écroula. Katshituashku s’enfuit alors et Tshakapesh, tout en chantant, dévala la colline à la recherche de sa flèche. On ne sait pas ce qu’il chantait. Même mon grand-père ne le sait pas. Puis Tshakapesh se dressant visa Katshituashku à la hanche. Celui-ci tomba sur le côté.

— J’ai enfin vengé mon père qui a été tué par Katshituashku, dit Tshakapesh.

— C’en est assez, tu me tortures, dit Katshituashku.

— Comment peux-tu dire que je te torture ? riposta Tshakapesh. C’est plutôt toi qui m’as torturé en tuant mon père. C’est ma sœur qui m’a trouvé. C’est toi qui m’as vraiment torturé.

— Tue-moi immédiatement, dit Katshituashku.

Cette conversation achevée, Tshakapesh tua Katshituashku. Puis il l’ouvrit, le nettoya et le dépeça, cherchant à y trouver les os de son père et ceux de sa mère. Mais il n’en vit aucun. Les cheveux de son père, c’est la seule chose qu’il y trouva. S’il avait trouvé les os de son père et ceux de sa mère, il aurait pu ramener ses parents à la vie… Il souffla sur les cheveux de son père qui se mirent à bouger. S’il avait trouvé leurs os, il aurait pu faire revivre ses parents, mais seulement les cheveux… Il lança donc les cheveux de son père dans les arbres.

— Ce seront désormais des usnées [genre de lichen], décréta-t-il.

Puis il se dit en lui-même : “Que devrais-je donc rapporter chez moi ? La tête de mon ours, voilà ce que je vais rapporter ! Et pour ma sœur ? De la viande d’ours, c’est ce que je rapporterai pour elle”. Voilà donc ce qu’il rapporta chez lui. En arrivant, il dit à sa sœur :

— J’ai enfin vengé mon père et ma mère qui ont été tués par Katshituashku.

— Tu es donc allé à la recherche de ce dernier, lui dit-elle.

— En effet, je suis allé à sa recherche, répondit-il. Va voir ma tête d’ours et fais-la rôtir. Et voici, c’est pour toi. Tu feras cuire cette viande d’ours et tu la mangeras. Moi, je vais retourner chasser les écureuils. Tshakapesh ne chasse que les écureuils.

Mais celle-ci, tout en cuisant la tête d’ours qui rôtissait de belle façon, en détacha de chaque côté un morceau qu’elle mangea. C’est alors qu’elle se retrouva prise de crampes aux mâchoires, incapable de desserrer les lèvres. Après son départ, d’où il était, il entendit soudain pleurer sa sœur. “Je me demande pourquoi elle pleure, pensa-t-il. Ce doit être ma tête d’ours…” Il avait en effet recommandé à sa sœur de ne pas en manger.

Tshakapesh retourna donc chez lui et dit en arrivant :

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

L’apercevant bouche clouée, il se demanda :

— Qu'est-ce que je vais bien faire ?
Puis il prit un bâton dont il se servit pour lui desserrer les lèvres.
— L'ouverture de ta bouche aura la largeur de trois doigts, dit-il. Et quand de nouvelles gens naîtront, c'est de la largeur de trois doigts que sera l'ouverture de leur bouche.
Il desserra donc les lèvres de sa sœur, puis il lui dit :
— N'en mange plus. Mange plutôt de cette viande d'ours.
Puis ayant mangé la tête de son ours, il sortit à nouveau, disant à sa sœur :
— Sœur, je m'en vais chasser les écureuils.
Par la suite, Tshakapesh rêva et il dit à sa sœur :
— Sœur, j'ai rêvé que tu m'avais perdu. Ma flèche étant tombée à l'eau, j'étais allé à sa recherche, quand des Katshemeshukunieut m'avalèrent.
Tshakapesh, sorti un jour tirer à l'arc, ne revint pas. Sa sœur pensa alors : "Ce doit être ce qu'il m'a dit." Elle partit donc à la recherche de son jeune frère. N'ayant trouvé que son arc, elle se mit à pleurer. Puis ayant séché ses larmes, elle se fabriqua un hameçon et se mit à pêcher. Sa sœur ayant lancé à l'eau son hameçon, Tshakapesh dit à la truite :
— Va chercher l'hameçon de ma sœur.
Le premier poisson que sa sœur tira de l'eau avait un gros ventre. Puis elle en captura de nombreux autres. Ayant fini de pêcher, elle se mit à nettoyer ses poissons. Elle commença par ouvrir le premier qu'elle avait capturé, soit celui qui avait un gros ventre rond. Tshakapesh en sortit disant :
— Eh ! sœur, tu m'as presque coupé !
Puis à nouveau, Tshakapesh s'en alla tirer à l'arc, chassant les écureuils. Il ne chassait en effet que les écureuils. D'où il était, il entendit soudain des gens percer un trou dans la glace.
"Ma sœur doit les connaître, se dit-il. Je vais donc d'abord retourner auprès d'elle et lui en parler."
Puis il s'en retourna chez lui et dit à sa sœur :
— J'ai entendu des gens percer un trou dans la glace.
— Ne va pas vers eux, dit-elle à son jeune frère. Ils sont à la recherche de castors géants. Et quand quelqu'un se présente, ils lui demandent de tirer le castor et la personne est entraînée dans l'eau par ces castors géants. Ces castors géants l'entraînent dans l'eau et ensuite ils se moquent de lui.
— C'est assez, ma sœur, tu m'effraies. Je vais prendre une autre direction, je n'irai pas vers eux.
Puis il partit se dirigeant du côté opposé à celui où se trouvaient les gens, tout en se disant : "Je ne crois pas ce que ma sœur raconte. Je vais aller les voir.
Puis il se rendit auprès d'eux. Il arriva au lac son arc bandé.
— Un visiteur s'en vient, dirent-ils. Invitons-le à tirer le castor, nous nous moquerons bien de lui quand il sera attiré dans l'eau, se dirent-ils entre eux.
Tout en s'approchant Tshakapesh tirait à l'arc, dessinant des courbes avec ses flèches. Il se rapprochait de plus en plus.
— C'est un jeune garçon, se dirent les gens. Tire le castor de l'eau, lui dirent-ils. Nous allons bien nous amuser de lui quand il sera attiré dans l'eau, se dirent-ils entre eux.
Ils se mirent à lui préparer la place d'où il tirerait le castor.
— Voilà un visiteur, lui dirent-ils. Tire le castor de l'eau.
— Tirer le castor ! répéta Tshakapesh. Je n'ai jamais vu faire cela, pas moi, leur dit-il.
— Surveille bien ce que nous allons faire, lui dirent-ils. C'est ainsi que tu t'y prendras.
Tshakapesh les observait. Attrapant le castor par le dos, ils le sortirent de l'eau. Ils étaient deux qui s'aidaient l'un l'autre à le tirer.
— Voilà ce que tu feras, lui dirent-ils.
— Bien, répondit Tshakapesh, mais je ne vais le faire qu'une fois.
— Assieds-toi là, lui dirent-ils, quand ils lui eurent préparé un endroit où s'asseoir.
Tshakapesh enleva un peu de neige là où il allait s'asseoir. Il procéda comme il le fallait, se nettoyant une belle place.
Certains parmi les gens se dirent en eux-mêmes :
— Il n'est pas bête !
Ayant terminé ses préparatifs, Tshakapesh dit :
— Très bien, allons-y maintenant.

Ils donnèrent alors un coup dans la maison du castor et celui-ci en sortit. Tshakapesh l'attrapa vite d'une seule main et le lança sur la neige puis lui asséna un coup. L'un des hommes se fit la réflexion suivante :

— Il l'a eu malgré tout sans difficulté.

Ayant tué un autre castor, Tshakapesh lui passa une corde tout autour. Maintenant, il va s'enfuir chez lui, pensa l'un d'eux. Et il tenta de l'arrêter disant :

— Ne t'en va pas, attends un instant. Tu vas voir ce qu'on va te faire au moment du partage ! On ne te l'a pas donné ce castor !

— Vous revendiquerez ceux que vous avez vous-mêmes tués, c'est ceux-là auxquels vous avez droit !, répondit Tshakapesh qu'un des hommes voulait empêcher de partir.

Et il attrapa ce dernier, lui tordant le bras. Les autres dirent alors :

— Laisse-le faire, ce doit être lui, Tshakapesh. Il réussit sans difficulté tout ce qu'il entreprend. Ce doit être lui.

Tshakapesh transporta ses castors jusque chez lui. En arrivant, il dit à sa sœur :

— Sœur, j'ai rapporté des castors !

— Tu as dû aller là-bas, lui dit-elle.

— Oui, j'y suis allé. Pendant mon absence, fais cuire le castor pour moi, lui dit-il.

Et il retourne à la chasse aux écureuils, il chassait beaucoup les écureuils. Étant sorti, Tshakapesh entendit des gens gratter des peaux. Il ne se rendit pas à l'endroit d'où venait le bruit se disant : "Ma sœur doit les connaître, je vais aller lui en parler."

Puis il s'en retourna chez lui et dit à sa sœur :

— Sœur, j'ai entendu des gens là-bas.

— C'est Atshenashkueu, la femme du géant cannibale. Elle a deux filles. N'y va pas. La mère est une meurtrière, quand elle voit quelqu'un, elle le tue, lui dit-elle.

— C'est assez, ma sœur, tu m'effraies !

Puis il dissimula aux yeux de sa sœur des plumes d'oiseau des neiges qu'il emporta avec lui.

— Je vais prendre une autre direction, dit-il à sa sœur.

C'est ce qu'il fit en effet, mais ayant pénétré dans le bois il se dit en lui-même : "Je ne crois pas à ce qu'elle raconte, je vais aller les voir." Et il partit à leur recherche, s'en rapprochant de plus en plus. Les filles qui étaient en train de gratter des peaux se mirent soudain à rire. Et Tshakapesh, tout en se rapprochant, se plantait dans la toison des plumes d'oiseau des neiges. La mère qui était à l'intérieur entendit rire ses filles. En jetant un coup d'œil dehors, elle aperçut Tshakapesh.

— De quoi riez-vous donc mes filles ? Riez-vous du jeune homme ?

— Ah ! Non c'est un geai, dirent-elles. Il se sauve avec les poils de caribou que nous lui lançons de temps à autre.

— Pas du tout, vous n'y êtes pas, dit la mère, c'est un homme, il s'est planté des plumes d'oiseau des neiges dans la toison !

Les filles entreprirent alors de mettre Tshakapesh en garde contre leur mère :

— Elle va t'offrir de la graisse humaine, ne mange pas de cette graisse jaunâtre. Nous, nous allons te servir de la graisse que tu pourras manger.

Puis elles firent entrer Tshakapesh chez leur mère. Ils s'assirent tous les trois face à la mère, Tshakapesh entre les deux filles qui lui donnèrent à manger.

Puis Atshenashkueu coupa un morceau de sa graisse jaunâtre qu'elle tendit à Tshakapesh en disant :

— Voilà mes filles, s'il veut de cela…

Les filles dirent alors à Tshakapesh :

— C'est de la graisse humaine, n'en mange pas.

La graisse était moisie.

— Mes filles, dit-elle, je suis fatiguée de la tenir, prenez-la.

Mais personne ne prit la graisse.

— Nous allons avoir un combat de lutte, dit la mère. On verra bien sa force.

— Ne le tue pas, dirent les filles, nous voulons l'épouser.

— Je ne vais pas le tuer, je vais seulement me battre avec lui, leur dit-elle. Puis elle revêtit son manteau de combat et attira Tshakapesh à elle, repoussant ses filles.

Tshakapesh pria à son tour les filles de s'écarter et celles-ci le laissèrent aller.

— Je ne me battrai qu'une fois, dit Tshakapesh.

— Ne le tue pas, dirent les filles à leur mère.

— Je ne le tuerai pas, assura celle-ci.

Et elle commença à se battre avec Tshakapesh, le tirant de côté et d'autre sans difficulté aucune.

— Mes filles, dit-elle, il n'est pas gras du tout. Les précédents, eux, l'étaient.

Et elle se mit à balayer le sable qui recouvrait sa pierre où seul du sang demeurait collé.

— Ne le tue pas, supplièrent ses filles.

C'était en effet sur cette pierre qu'elle avait l'habitude de projeter ses victimes.

— Je ne vais pas le tuer, dit-elle.

Et elle saisit à nouveau Tshakapesh mais cette fois, elle fût incapable de le soulever.

— Eh ! Eh ! mes filles, il est gras, dit-elle.

Tshakapesh faisait exprès de se faire lourd. Elle s'essaya de nouveau à le soulever mais échoua à le mouvoir ne fut-ce qu'un tout petit peu.

— Pour une fois, je vais la battre, dit Tshakapesh.

Et il ajouta, s'adressant aux filles :

— Qu'est-ce que je devrais faire à votre mère ? Si elle est pour vous manquer, je ne vais pas la tuer, mais je le ferai si vous n'êtes pas pour la regretter.

— Nous en serions très heureuses, dirent les filles.

Et elles se saisirent de tisonniers avec lesquels elles se mirent à frapper leur mère aux jambes.

— Laisse-moi aller, dit-elle à Tshakapesh. Elles me mettent en colère.

— Non, ne la lâche pas, supplièrent les filles, elle nous tuerait.

— Enlevez-vous de là, dit Tshakapesh.

Et il la saisit, la souleva pour la projeter assise sur sa pierre, et la tua.

— Allons chez moi, dit-il aux filles. Ma sœur est seule tout le jour, vous allez rester avec elle.

Rendu chez lui, il dit à sa sœur :

— Sœur, j'ai ramené des femmes, ainsi tu ne t'ennuieras plus, tu auras de la compagnie.

— Tu dois avoir tué leur mère, lui dit-elle.

— C'est elles qui m'ont dit de la tuer, elles m'ont dit de le faire, dit-il.

— Tu n'aurais pas dû, ajouta-t-elle.

— Elles m'ont dit de le faire. Et puis tu auras des amies, riposta-t-il.

Puis Tshakapesh épousa l'une des filles.

Il sortit de nouveau en disant :

— Je m'en vais chasser les écureuils. Restez avec ma sœur.

Là où il était, il entendit des gens jouer à la balle. "Ma sœur doit les connaître, je vais lui en parler", pensa-t-il. Et il s'en retourna chez lui.

— Ma sœur, dit-il, j'ai entendu des gens là-bas. Ils jouaient à la balle.

— Ne va pas vers eux, lui dit sa sœur. Ils jouent à la balle avec une tête d'ours. Ce sont des Mishtapeuat, et quand quelqu'un vient à eux, ils lui lancent la tête d'ours qui les mord.

— Sœur, tu m'effraies, dit Tshakapesh. Je prendrai une autre direction. Regarde-moi m'éloigner.

Il prit en effet une autre direction, mais quand il eut pénétré dans la forêt, il se dit : "Je ne crois pas ce que raconte ma sœur. Je vais aller les voir."

Et il se rendit vers les gens. Il y avait un bel éclaircl là où ils jouaient à la balle. Tshakapesh en remarqua un qui était très habile. Il était très rapide pour attraper la tête d'ours même quand on la lançait fort loin et il relançait aussitôt. Il est très habile, constata Tshakapesh. J'aimerais bien pouvoir le capturer, ma sœur pourrait en faire son mari. J'espère qu'ils vont lancer la tête de mon côté.

C'est ce qui arriva en effet. Ils lancèrent la tête juste là où se tenait Tshakapesh. Quand celui qu'il voulait attraper s'approcha de lui, il l'empoigna en lui disant :

— Allons-nous-en chez moi. Tu épouseras ma sœur, elle est toujours seule.

Ils tentèrent d'empêcher Tshakapesh en lui disant :

— Laisse-le tranquille.

— Vous êtes tous des hommes, leur dit Tshakapesh, vous pouvez continuer à jouer à la balle, vous prenez-vous pour des femmes ?

Et Tshakapesh l'attrapa et lui tordit le bras, sans quoi il n'aurait pas pu le ramener chez lui. L'homme se plaignait. "Ne vous attaquez pas à lui, ce doit être Tshakapesh. Il réussit sans difficulté tout ce qu'il entreprend", se dirent-ils les uns aux autres.

Et Tshakapesh s'éloigna avec celui qu'il ramenait.

— Allons chez moi, dit-il à ce dernier. Tu épouseras ma sœur aînée, elle est seule.

Arrivé chez lui, Tshakapesh dit :

— Sœur, je t'amène un homme pour te marier, à toi qui t'ennuyais toujours.

— Tu as dû aller voir les gens, lui dit-elle.

— Oui, j'y suis allé, répondit Tshakapesh. Maintenant, tu épouseras cet homme et moi qui allais toujours seul chasser les écureuils, j'aurai de la compagnie.

Et ils continuèrent à vivre au même endroit pour longtemps, ne s'occupant qu'à chasser les écureuils. Tshakapesh chassait les écureuils avec son beau-frère quand soudain il entendit des gens qui se balançaient. "Je me demande bien qui ils sont, se dit-il. Nous ne devons pas aller chez eux, dit-il à son beau-frère. Allons d'abord en parler à ma sœur, elle doit savoir de qui il s'agit."

Et ils retournèrent chez eux.

— Sœur, dit Tshakapesh, nous avons entendu des gens qui se balançaient…

— N'y va pas, lui répondit sa sœur. Ces gens-là se balancent sur une escarpolette installée au-dessus des chutes. Les cordes sont attachées de chaque côté à des escarpements rocheux. Au bas des chutes, en plein milieu, ils ont une marmite remplie d'eau bouillante. Et quand quelqu'un monte sur la balançoire, ils coupent la corde de façon à ce que la personne tombe dans la marmite.

— Arrête ça, ma sœur, tu m'effraies. Cesse de m'assommer avec cette histoire ! Nous n'irons pas, nous prendrons une autre direction. Regarde-nous nous éloigner.

Et ils prirent en effet une autre direction. Tshakapesh emportait avec lui son contenant de graisse et de plumes d'oiseau des neiges qu'il avait pris soin de dissimuler aux yeux de sa sœur. C'est ce qu'il cachait.

— Allons à leur recherche, allons voir ce qu'ils font, dit-il à son beau-frère.

Et ils se mirent à la recherche des gens. Arrivés tout près, Tshakapesh dit :

— Nous approchons. Ils vont nous inviter à nous balancer. Toi, n'y va pas, moi j'irai. Tu me surveilleras pendant que je me balancerai. Et quand ils couperont la corde et quand je tomberai dans la marmite, tu n'auras qu'à surveiller mes plumes d'oiseau des neiges. Quand l'eau, en bouillant, dessinera des cercles, tu verras flotter mes plumes. C'est alors que j'ouvrirai mon sac de graisse de façon à ce qu'elle remonte en surface. Dis aux gens de s'asseoir tout près de la marmite pendant que je me balancerai. Et quand tu verras mes plumes en surface, dis-leur qu'ils verront bientôt la graisse apparaître.

Tshakapesh ayant fini de donner ses instructions à son beau-frère, tous deux s'amenèrent auprès des gens dont ils étaient déjà tout proches.

— Voici des visiteurs ! dirent les gens. Venez vous balancer.

— Comment pourrions-nous aller nous balancer, dit Tshakapesh, nous n'avons jamais vu faire personne !

— Voilà ce que vous ferez, surveillez-nous bien, dit l'un d'eux.

Et quelqu'un commença à se balancer au-dessus des chutes, allant très vite sous l'élan que lui donnaient deux hommes placés chacun d'un côté de l'escarpolette.

— Vous voyez ce que vous aurez à faire ? leur dirent les gens.

— Oui, je vais y aller moi. Pour un tour seulement, je vais y aller, dit Tshakapesh.

Et il alla s'asseoir sur l'escarpolette et commença à se balancer. Sous l'élan des poussées qu'on donnait à sa balançoire, il allait très vite. C'est alors qu'ils coupèrent la corde, et que Tshakapesh tomba dans la marmite en plein centre de la rivière. Les gens, à ce moment, se dirigèrent vers leur marmite et le beau-frère de Tshakapesh se mit à surveiller les plumes d'oiseau des neiges. Soudain, elles apparurent en surface.

— Asseyez-vous tout près de votre marmite, leur dit-il, la graisse va apparaître sur l'eau. Vous la recueillerez.

Et ils s'approchèrent près de leur marmite, s'asseyant tout autour. C'est alors que Tshakapesh ouvrit son contenant de graisse. Celle-ci commença à fondre… Puis il se dressa et renversa la marmite, en répandant l'eau bouillante tout alentour. Puis il la monta sur la colline, une petite colline qu'il y avait là, et commença à se débarrasser de sa toison. Il s'épila le corps complètement ne conservant que cheveux, cils et sourcils.

— Quand de nouvelles gens naîtront, décréta-t-il, ils n'auront que des cheveux. C'est ainsi qu'ils seront.

Autrefois, les hommes devaient être tout poilus.

— Viens, allons chez nous, dit Tshakapesh à son beau-frère.

Il avait froid, n'ayant plus de toison. Ils s'amenèrent au camp et Tshakapesh dit à sa sœur :

— Sœur, ils nous ont fait bouillir dans l'eau. Nous sommes allés nous balancer.

— Pourquoi êtes-vous allés là ? reprocha la sœur.

— Nous sommes allés les voir et ils nous ont dit de nous balancer. Moi, j'y suis allé et ils ont coupé la corde, me précipitant dans la marmite, raconta Tshakapesh.

Il avait la peau complètement nue, sauf sur la tête, les cheveux, et en plus cils et sourcils. On lui fabriqua des vêtements et il partit chasser.

— Ne m'accompagne pas, dit Tshakapesh à son beau-frère, je vais aller seul.

Et il partit chasser les écureuils. Soudain ayant lancé sa flèche en direction d'un écureuil qui grimpait à toute allure dans une épinette blanche, celle-ci resta accrochée à l'arbre. Il grimpa alors pour la chercher. L'ayant atteinte, il souffla sur l'épinette blanche. Il pouvait entendre le sifflement de l'écureuil grimpant dans l'arbre. Soudain, plus rien.

"Je me demande... comment c'est là-haut", pensa-t-il. Puis il se remit à grimper. Ayant rejoint l'écureuil, il souffla de nouveau sur l'épinette blanche. L'écureuil sifflait tout en montant, Tshakapesh pouvait l'entendre... Mais soudain, plus rien. "Je me demande bien comment c'est là-haut", pensa encore Tshakapesh. Et il se remit à grimper, atteignant l'écureuil. Il souffla de nouveau sur l'écureuil et sur l'épinette blanche. L'écureuil grimpait toujours et Tshakapesh put l'entendre traverser de branche en branche. Puis, tout d'un coup, plus rien. "Je me demande comment c'est là-haut", pensa-t-il.

Et soudain, il arriva vraiment sur une nouvelle terre. Il alla s'y promener, en faisant le tour. Il remarqua des traces toutes fraîches, quelqu'un avait dû se promener par là. Il y avait des pistes d'écureuils allant dans toutes les directions. Le sol portait des traces de nombreux passages. Tshakapesh retournant sur ses pas s'aperçut qu'on venait tout juste d'emprunter ses traces. "Je me demande qui c'est", pensa-t-il.

Et il alla installer un collet, puis s'éloigna de l'espace piétiné. Soudain, pendant qu'il marchait, l'obscurité se fit. "Je me demande ce que c'est. Ce doit être mon collet là-bas", pensa-t-il. Se précipitant pour voir à son collet, il aperçut le soleil s'y débattant. Il commença par lancer un écureuil pour couper le collet. Mais l'écureuil brûla. Il lança alors une souris pour rompre son piège... C'est la dernière qu'il lança, la musaraigne du Labrador, qui réussit à couper son collet. Et il fit jour à nouveau.

"J'ai presque tué la terre", pensa Tshakapesh. Et il redescendit, s'en retournant chez lui. "Nous allons demeurer là, il y a quantité d'écureuils", pensa-t-il. Et il poursuivit son chemin.

Rendu chez lui, il dit à sa sœur :

— Sœur, j'ai trouvé une terre là-bas. Nous allons aller y vivre.

Et c'est là que le jour suivant, ils s'amenèrent. Quand ils furent arrivés à l'épinette blanche, Tshakapesh leur dit :

— Il y a beaucoup d'écureuils là-bas.

Son beau-frère monta d'abord le premier, puis ce fut la femme de Tshakapesh, sa sœur et enfin Tshakapesh qui venait derrière.

— Je vais monter par-derrière, leur dit-il, ainsi quand vous tomberez pris de vertige, je vous rattraperai.

Pris de vertige, ils tombèrent en effet et Tshakapesh les rattrapa, de sorte qu'ils purent se rendre. Tshakapesh se dit alors : "Je me demande ce que je vais faire avec cet arbre. Si les nouvelles gens qui naîtront se promènent dans les alentours, ils verront cet arbre et tenteront d'y grimper. Je vais de mon souffle, le retourner à sa taille normale." Ainsi il souffla sur l'épinette blanche qui redevint telle qu'elle était auparavant. Et Tshakapesh dit aux autres :

— Allez là où vous devez aller, chacun de vous. Moi, je vais rester sur la lune.

Et il installa sa sœur sur l'étoile du matin, c'est là qu'il la plaça.

— Voilà où tu resteras, lui dit-il.

Quant à son beau-frère et à sa femme, ils habitèrent chacun une étoile.

La barbe à Barnabé

Conte de la Beauce, Johanne Alice Côté

Quand Baptisse dit Bébé de Sainte-Barbe de Beauce a ben bu, i' raconte à qui veut l'entendre l'histoire tragique de son oncle Barnabé Berberi, dont lui-même fut témoin, dans un chantier du Maine, au cœur de la forêt des monts Allagash.

L'œil un peu pardu en d'sour de ses quatre derniers poils de sourcil, le bonhomme Baptisse dit Bébé m'a conté sa première expérience dans les camps de bucherons alors qu'i avait à peine deux poils au menton.

Baptisse – Hé monsieur ! Nous autres, les Berberi de Sainte-Barbe, on était barbus ben dru. Quand on passait des mois dans le fond du bois à bucher pis à se laver à l'eau frette, on s'occupait pas d'avoir la face comme une peau de fesse. Ça poussait comme un forêt. Des barbes grosses comme des niques d'écureux, ben garnies de brindilles, de copeaux, de mousse de bas de laine, de miettes de pain de ménage...Hé monsieur ! On était les rois de la barbe, pis on l'exposait au gré du vent, rayonnante comme un soleil, été comme hiver. C'est ben pour ça que, quand mon oncle Barnabé Berberi est redescendu du chantier, le bonnet ben enfoncé sue le naveau pis la crémone remontée jusque sur le nez malgré le printemps qui pointait, ça jasait dans le village. Pourquoi Barnabé Berberi de Sainte-Barbe de Beauce s'emmaillotait l'orgueil dans le cache-col ? Un mystère qui sentait le souffre...

Voulez-vous le savoir ce qui est arrivé à la crinière de Barnabé Berberi ?

Ça s'est passé un jour de la Saint-Michel, où tous les ânes changent de poil, où tous les ânes changent de poil, comme c'est écrit dans la chanson. Le grand Barnabé était monté aux chantiers avec son neveu Baptisse dit Bébé. La journée avait quasiment parti comme à l'accoutumée, sauf pour un quèqu'un qui savait lire les signes, comme Baptisse dit Bébé. Le jeune berberi était le seul dans sa famille à s'intéresser aux signes. I' tenait ça de sa grand-mère maternelle qui lui avait appris ben des secrets, comme faire disparaître les verrues avec une pelure de patate, les dartres avec un clou, l'enflure avec un chou pis les peddleurs en criant Bou ! Mais Bébé, personne le prenait jamais au sérieux avec ses histoires. I' avait beau mesurer six pieds et demi, i' avait grandi dans les jupes de sa grand-mère pis dans les secrets de bonne femme.

Ce matin-là, toujours, le jeune Baptisse dit Bébé s'assoit pour déjeuner en face de son oncle Barnabé. Barnabé est en train d'engloutir sa douzaine d'œufs quotidienne. Ça mange comme des ogres ces hommes-là. Barnabé Berberi, c'est un méchant bucheron ! D'après Baptisse, ce gars-là avait pas besoin de sortir les billes de bois. I' pouvait te ramasser un tronc gros comme ça rien qu'avec une main, pis i' te ramenait ça en d'sour du bras comme un français trimballe sa baguette de pain.

Toujours que mon Baptisse, avec une pointe d'admiration, regarde son oncle Barnabé prendre des forces pour la journée. Lui, Baptisse, i' a un peu moins d'appétit. C'est sa première ronne au chantier, i' est en train de s'adapter, i' a jusse quatorze ans, les bras aussi long que les jambes, la boutonnière dans face. I' pense à sa grand-mère, les yeux fixés sur les gouttes de jaune d'œuf qui décorent la barbe à Barnabé. Tout à coup, la barbe se met à onduler, soulevée par des petits spasmes, se redresse, se tord comme si a vivait d'elle-même. La bouche pleine, les yeux ronds, Barnabé bégaye :

Barnabé – Baptisse ! Batinse ! Que cé ? Cé que j'ai ?

La fouchette din airs, le frisson su'a tête, les dents serrées sur une oreille de crisse, le jeune Baptisse pis toute la tablée d'une douzaine d'hommes guettent la barbe à Barnabé. La masse de poil frétille comme du bacon dans poêle.

El Zif, le choreboy du camp était ben accoté sur son balai. I' s'accotait tout le temps quèqu'part; c'était pas le plus vaillant des hommes de maintenance. I'était nouveau. Pour embêter les gars, i' disait qu'i venait de Nulle part. Les gars le trustaient pas plusse qu'i faut. Ses petits yeux par en d'sour rivés sur Berberi, el Zif siffle dans le trou de sa dent manquante :

El Zif – Fa parle au câliffe ! On dirait Berberi, que ta barbe, a rit !

Personne trouve ça drôle. Y a une aura de mystère autour de la barbe rousse qui se trémousse.

Le jeune Baptisse dit Bébé se dit que c'est un signe. I' entend la voix de sa grand-mère qui chantonne : C'est aujourd'hui la Saint-Michel, c'est aujourd'hui la Saint-Michel, que tous les ânes changent de poil, que tous les ânes changent de poil... Tout exalté, Bébé se lève :

Baptisse – C'est la Saint-Michel, les ânes changent de poil ! Des fois, entre les ânes pis les hommes, y a jusse un poil de différence ! C'est un signe ! C'est un signe, je le sens !

El Zif – fa parle au fiboire ! Que fé qu'i baragouine lui ? Un figne ! Le Ti-Fou fent les fignes, afteure ! Des fignes ! I' est ti fou, el veune, i' est ti fou!

Même si i' avait les yeux dans graisse de binnes, comme hypnotisé par les steppettes de sa barbe, Barnabé avait ben entendu l'offense. I' était chatouilleux concernant les histoires de famille, pis prime comme i' était, i se serait battu pour moins que ça. Pis ça s'adonne que Barnabé, i' haïssait le Zif pour en faire une maladie. La face rouge, sans bouger, Barnabé marmotte :

Barnabé – Toé, el Zif, j'te défends de traiter mon filleu' de fou !

Jusse comme i' disait ça, un chat noir, noir comme le poêle, le poil couetté de gomme d'épinette, saute sur la table. El Zif lâche son balai.

El Zif – Fat Noir ! Dèfends de la table, mon faraud !

Le chat reste sourd aux sifflements du Zif. Aplati en position de chasse, le derrière un peu relevé, la queue comme le manche à balai, i' se faufile entre les bols de café, leste, rapide, déterminé, tout droit vers Barnabé Berberi. L'homme a pas le temps de réagir que le chat lui plante les griffes en plein dans' barbe ! L'homme te lâche un cri, parçant comme un ldjièvre en détresse, tombe su'l dos, entraîne le banc avec lui, pis les six hommes assis de son bord. I' fait ni un ni deux, se relève ben sec, i' t'empoigne le chat par la peau du cou, le lève à bout de bras pour l'envoyer planer. C'est là que tous les gars ont vu : le chat noir tenait dans sa gueule une souris... (qui tenait dans son bec un fromage qu'al avait trouvé dans la barbe à Barnabé) ! C'était donc ça qui ravaudait dans la barbe à Barnabé ! Une souris !!! Ben là, les gars riaient dans leu' barbes !

Un gars – Cou'donc Berberi, fais-tu l'élevage ?

Un autre gars – En té cas, on sait pas si i' fait l'élevage, mais on sait qu'i' fait pas le ménage !

Mais El Zif lui, i' fatiguait de voir le chat fortiller dans les airs.

El Zif – Berberi, lâfe mon fat !

Barnabé – Comment ? C'est toé qui a amené ça icitte ? Tu parles d'un idée d'amener son chat au chantier !

Baptisse – Un chat noir en plusse, ça doit pas être ben bon.

El Zif – Ve l'ai pas fait ekfprès, i' f' est touvours coufé dans mes fauffettes. En faivant mon bagave, ve l'ai fourré dans ma poffe, fans m'en aperfevoir !

Barnabé – Que c'est que tu dirais El Zif qu'on demande au Ti-Fou Baptisse que c'est qu'on fait avec les chats pardus ? Han ? Veux-tu en connaître des recettes de sorciers ? Dis-y donc Bébé, qu'i paraît que manger du chat, ça préserve du lumbago ! Han Bébé ? C'est-i' ça que la grand-mère a dit ?

Baptisse – Oui, pis a dit que manger de la cervelle de chat, ça rend invisible.

Barnabé – J'haïrais pas ça moi, El Zif, que tu soyes invisible. Aimerais-tu ça un petit ragoût pour souper ?

El Zif – Toi mon tabarnouffe, touffe à mon fat, pis ta barbe, i' va t'en refter 'ien qu'une touffe.

Barnabé – Menace tant que tu veux El Zif ! Tu feras pas la barbe aux Berberi !

Sur l'entrefaite, le chat se tortille tant et si bien, qu'i' réussit à se libérer de la grosse main calleuse, non sans la gratifier d'une belle grafigne. Barnabé Berberi t'a lâché trois quatre jurons, pis i' est sorti, sec de même ! Pus de temps pour la chicane, faut travailler. Parce qu'un homme qui travaille pense pas à mal.

Les hommes ont fait leur journée comme de coutume.

Rentré au camp, Bébé étendait son linge. Quand i' nous a conté ça, le bonhomme Baptisse dit Bébé prenait plaisir à évoquer les effluves du soir dans les campes :

Bonhomme Baptisse – Hé monsieur ! Les culottes d'étoffe, les caleçons de laine pis les bas mouillés de cinquante hommes, qui sèchent autour des poêles à bois entre les montants de lit, ça laisse dans le cerveau une trace indélébile. Hé monsieur ! Ça travaillait fort, ça suait comme des champignons dans' rosée, ça sentait la fleur de l'effort, la nature en pleine gloire, alléluia !

Ça fait que Bébé était en train de faire son étenderie, quand El Zif rentre dans' cabane pour chauffer les truies pis remettre de l'huile dans les lampes. Bébé aurait voulu s'informer du chat mais i' voulait pas avoir l'air de provoquer, ça fait qu'i' s'est tenu tranquille. C'est El Zif qui s'est approché de lui pour lui souffler dans l'oreille :

El Zif – Tu diras à ton oncle que v'd'i' lanfe un défi. Fa fe fente d'afoir peur de rien, ni de diable ni de Dieu. Dis d'i de f'pointer après fouper, fur la groffe fouffe de fapin...

Baptisse – La quoi ?

El Zif – La fouffe !

Baptisse – La fouffe ?

El Zif – Feux-tu me faire foquer ? Es-tu fourd ? La fouffe !

Baptisse – Ha ! La souche !

El Zif – Fé fa. La fouffe. Fais le meffave.

À lire : Johanne Alice Côté et Alexis Roy, *Les Contes du bout de la Beauce*,
© Michel Brûlé, 2009.

Les lutins

Conte de Jos Violon

— Les lutins, les enfants? Vous demandez si je connais c'que c'est que les lutins? Faudrait pas avoir roulé comme moi durant trente belles années dans les bois, sus les cages et dans les chanquiers pour pas connaître, de fil en aiguille tout c'que y a à savoir sus le compte de ces espèces d'individus-là. Oui, Jos Violon connaît ça, un peu!

Il va sans dire que c'était précisément Jos Violon lui-même, notre conteur habituel, qui avait la parole, et qui se préparait à nous régaler d'une de ses histoires de chantiers dont il avait été le témoin, quand il n'y avait pas joué un rôle décisif.

— Qu'est-ce que c'est d'abord, que les lutins? demanda quelqu'un de la compagnie. C'est-y du monde? C'est-y des démons?

— Ça, par exemple, c'est plusse que je pourrais vous dire, répondit le vétéran des pays d'en-haut. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut pas badiner avec ça. C'est pas comme qui dirait absolument malfaisant, mais quand on les agace, ou qu'on les interbolise trop, faut s'en défier. Y vous jouent des tours qui sont pas drôles : témoin c'te jeune mariée qu'ils ont promenée toute la nuit de ses noces, à cheval, à travers les bois, pour la remener tout essoufflée et presque sans connaissance, à cinq heures du matin. Je vous demande un peu si c'est des choses à faire!

D'abord, les lutins, tous les ceuses qu'en ont vu, moi le premier, vous diront que si c'est pas des démons, c'est encore ben moins des enfants-Jésus. Imaginez des petits bouts d'hommes de dix-huit pouces de haut, avec rien qu'un œil dans le milieu du front, le nez comme une noisette, une bouche de ouaouaron fendue jusqu'aux oreilles, des bras pi des pieds de crapauds, avec des bedaines comme des tomates et des grands chapeaux pointus qui les font r'sembler à des champignons de printemps.

Cet œil qu'ils ont comme ça dans le milieu de la physionomie flambe comme un vrai tison; et c'est ce qui les éclaire, parce c'te nation-là, ça dort le jour, et la nuit ça mène le ravaud, sus vot'respèque. Ça vit dans la terre, derrière les souches, entre les roches, surtout sour les pavés d'écurie, parce que, s'ils ont un penchant pour quèque chose, c'est pour les chevaux.

Ah! pour soigner les chevaux, par exemple, y a pas de maquignons dans la Beauce pour les matcher. Quand ils prennent un cheval en amiquié, sa mangeoire est toujours pleine, pi faut y voir luire le poil! Un vrai miroir, les enfants, jusque sour le ventre. Avec ça, la crinière et la queue fionnées comme n'importe queu toupet de créature; faut avoir vu ça comme moi. Écoutez bien c'que je m'en vas vous raconter, si on veut tant seulement me donner le temps d'allumer.

Et, après avoir soigneusement allumé sa pipe à la chandelle, et débuté par son préambule ordinaire : "Parli, parlo, parlons", etc., le vieux narrateur entama son récit dans sa formule accoutumée :

— C'était donc pour vous dire, les enfants, que c'tannée-là, j'étions allés en hivernement sur la rivière au Chêne, au service du vieux Gilmore, avec une gang de par cheux nous ramassée dans les hauts de la Pointe-Lévis, et dans les Foulons du Cap-Blanc.

Quoique not' chanquier fût dans les environs du Saint-Maurice, le père Gilmore avait pas voulu entendre parler des rustauds de Trois-Rivières. Y voulait des travaillants corrects, pas sacreurs, pas ivrognes et pas sorciers. Des coureux de chasse-galerie, des hurlots qui parlent au diable et qui vendent la poule noire il en avait assez, à qui paraît.

En sorte qu'on était tous d'assez bons vivants, malgré qu'on n'eût pas l'occasion d'aller à la basse messe, tous les matins. Comme vous devez le savoir, les enfants, la rivière au Chêne, c'est pas tout à fait sus le voisin, comme on dit : mais c'est pas au diable vert non plus. En partant de Trois-Rivières, on se rend là dans deux jours et demi faraud : et comme le trajet s'y oppose pas, ça vous donne la chance d'emmener des chevaux avec vous autres pour le charriage.

Le boss s'en était gréyé de deux, avant de partir. Un grand noir à moitié dompté, avec une petite pouliche cendrée, fine comme une soie. Belzémire qu'a s'appelait. Une anguille dans le collier, les enfants, épi une vraie poussière sur la route. Je vous dis que c'était snug c'te petite bête-là ! Tout le monde l'aimait. C'était à qui d'nous autres volerait un morceau de sucre à la cambuse pour y donner.

Je vous ai t'y dit que le grand Zèbe Roberge faisait partie de not gang ? Eh ben, c'était lui qu'était chargé de l'écurie, autrement dit de faire le train. Un bon garçon comme vous savez, Zèbe Roberge. Et comme je venions tous les deux de la même place, j'étions une paire d'amis, et le dimanche, dans les beaux temps, j'allions souvent fumer la pipe ensemble à la porte de l'étable, en prenant ben garde au feu, comme de raison.

— Père Jos, qu'y me dit un jour, croyez-vous aux lutins, vous ?

— Aux lutins ?

— Oui.

— Pourquoi c'que tu me demandes ça ?

— Y croyez-vous ?

— Dame, c'est selon, que je dis ; c'est pas de la religion, ça : on n'est pas obligé d'y croire.

— C'est ce que je pensais étout moi, que dit Zèbe Roberge ; je me disais aussi : "C'est selon." Eh ben, écoutez ! c'est pas de la religion, c'est vrai ; mais, que le bon Dieu me le pardonne ! je commence à y croire tout de même, moi.

— Aux lutins ?

— Aux lutins !

— Tu dis ça pour rire ?

— Pantoute ! tenez, mettez-vous à ma place, père Jos. Tous les lundis matin, depuis quèque temps, j'ai beau me lever de bonne heure, devinez quoi c'que je trouve à l'écurie !

— Dame...

— Vrai comme vous êtes là, j'y comprends rien. Belzémire est déjà toute soignée, plein sa crèche de foin, plein sa mangeoire d'avoine, le poil comme un satin, mais tout essoufflée comme si a venait de faire quinze lieues d'une bauche.

— Pas possible !

— Ma grande vérité ! Ça m'a chiffonné la comprenure d'abord ; mais j'en ai pas fait trop de cas, parce que j'avais pas remarqué le principal ; à la clarté d'un fanal, comme de raison, on peut pas tout voir. Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, par exemple, c'est quand j'ai entendu, lundi dernier, France Lapointe qui disait à Pierre Fecteau : "Regarde-moi donc comme le grand Zèbe a soin de sa Belzémire ! Si on dirait pas qu'y passe son dimanche à la pomponner pi à la babichonner !" En effette, père Jos, la polissonne de jument avait la crigne épi la queue peignées, ondées, frisottées, tressées, je vous mens pas, que c'en était... criminel. Je me dis en moi-même : "V'là queuque chose de curieux. Faudra surveiller c't'affaire-là."

— As-tu ben surveillé ?

— Toute la semaine suivante, père Jos.

— Et puis ?...

— Rien !

— Et le lundi matin ?

— Toujours la même histoire ; la jument les flancs bandés comme un tambour ; et le crin... Entrez voir, père Jos, il est pas encore défrisé.

Parole de Jos Violon, les enfants, en apercevant ça, y me passit comme une souleur dans le dos. J'appelle pus ça frisé : on aurait juré que la vingueuse de pouliche était pommadée comme pour aller au bal. Il y manquait que des pends-d'oreilles avec une épinglette. On se demandait, nous deux Zèbe, c'que ça voulait dire, quand on entendit, du côté de la porte, une voix qui nous traitait d'imbéciles. On se retourne, c'était Pain-d'épices qui venait d'entrer.

Pain-d'épices, les enfants (je sais pas si je vous en ai parlé), était une espèce d'individu qu'avait toujours la pipe au bec, un homme des Foulons qui s'appelait Baptiste Lanouette, mais que les camarades avaient surnommé Pain-d'épices, on sait pas trop pourquoi. Un bon garçon, je cré ben, mais un peu sournois, à ce qu'y me semblait. Il s'approchit de nous autres sus le bout des pieds, et nous soufflit à l'oreille :

— Vous voyez pas que c'est les lutins !

— Hein !

— Vous voyez pas qu'elle est soignée par les lutins ? C'est pourtant ben clair.

— J'étais justement en train de parler de d'ça au père Jos, qu'y dit.

— Tut, tut ! fit Pain-d'épices, faut pas faire le capon comme ça. Y a pas de doute que y a quèque sortilège de c't'espèce-là au fond du sac... J'ai quasiment envie, moi, d'envoyer toute ma conçarne au... t'ont pas fait mal depuis le commencement de l'hiver, les lutins. Eh ben, laisse porter. C'est pas malfaisant, ni vlimeux. Parles-en pas seulement. Si on se mêle pas de leux affaires, y a pas de soin avec eux autres. Je connais ça, moi, les lutins ; j'en ai vu ben chux mon défunt père, qu'était charrequier.

Je vous dirai ben, les enfants, c't'histoire-là me chicotait un peu.

— C'est ben correct tout ça, que je dis à Zèbe Roberge, le lendemain au soir. Mais ça me déplairait pas d'en voir, moi, des lutins. Y a pas de mal ; c'est pas dangereux ; et pi j'ai entendu dire que quand on pouvait en poigner un, c'était fortune faite ; de l'argent à jointées ! Quand c'est une femelle surtout – c'est ce qu'est arrivé à un gros marchand de la Rivière-Ouelle – on peut l'échanger pour un baril plein d'or. Dis donc, Zèbe, si on était assez smart, tu comprends...

Zèbe avait commencé d'abord par faire la grimace ; mais quand il entendit parler du baril plein d'or, je vis que ça commençait à y tortiller le caractère. Enfin, pour piquer au plus court, on décidit de se cacher tous les deux dans l'étable, le dimanche au soir, et de watcher les diablotins quand ils viendraient faire leux manigances avec la Belzémire.

Comme de faite, le dimanche au soir arrivé, dès sept heures et demie, nous v'lont nous deux, Zèbe Roberge, accroupis d'un coin de l'écurie, derrière un quart de son pi deux bottes de paille, pendant que not' fanal (faullait ben voir clair, c'pas) paraissait avoir été oublié sus sa tablette, en arrière de la pouliche.

Jos Violon

On fut pas longtemps à l'affût. Il était pas encore huit heures, quand on entendit comme une espèce de petit remue-ménage qu'avait l'air de venir dret d'au-dessour de nous autres.

Louis-Honoré Fréchette, *Les contes de Jos Violon*, 1899.

Lire la suite page 16.

Nous v'lont partis à trembler comme deux feuilles ; on a beau être brave, c'pas... Jos Violon pi une poule mouillée, ça fait deux, vous savez ça ; eh ben, je sais pas ce qui me retint de prendre la porte pi de me sauver. Faut que ça soit Zèbe, qui me retint, parce que je m'aperçus qu'il avait la main frette comme un glaçon. Je le crus sans connaissance. Surtout quand je vis, à deux pas de not' cachette, devinez quoi, les enfants ! un des madriers du plancher qui se soulevait tout doucement comme s'il avait été poussé par en-dessour. Ça pouvait pas être des rats : on fit un saut, comme de raison. Crac ! v'là le madrier qui se replace, tout comme auparavant. Je crus que j'avais rêvé.

— As-tu vu ? que je dis tout bas à Zèbe.

C'est à peine s'il eût la force de me répondre :

— Oui, père Jos ; j'sommes finis, ben sûr !

— Bougeons pas ! que je dis, pendant que Zèbe, qu'était un bon craignant Dieu, faisait le signe de la croix des deux mains.

Tout d'un coup, v'là la planche qui recommence à remuer ; épi nous autres à regarder. C'te fois-citte on avait not' en belle : le trou se montrait tout à clair à la lueur de not' fanal. D'abord on vit r'soudre le bout à pic d'un chapeau pointu, puis un grand rebord à moitié rabattu sus quèque chose de reluisant comme une braise, qui nous parut d'abord comme une pipe allumée, mais que je compris plus tard être c't'espèce d'oeil flambant que ces races-là ont dans le milieu du front. Sans ça, ma grand' conscience du bon Dieu, j'aurais quasiment cru reconnaître Pain-d'épices avec son brûle-gueule. C'que c'est que l'émagination ! j'crus même l'entendre marmotter : "Quins, Zèbe qu'a oublié d'éteindre son fanal !"

Je fis ni une ni deux, mis la main dans ma poche pour aveindre mon chapelet. Bang ! v'là mon couteau à ressort qui timbe par terre, Zèbe qui jette un cri, le chapeau pointu qui disparaît, et moi qui prends la porte et pi mes jambes, suivi par mon associé, qu'était loin de penser aux jointées d'argent et aux barils pleins d'or, je vous en signe mon papier.

Vous pouvez ben vous imaginer, les enfants qu'on fut pas pressé de parler de notre aventure. Y avait pas de danger qu'on risquît de se mettre dans les pattes de c'te société infernale qu'on avait eu juste le temps de voir en échantillon. On savait c'qu'on voulait savoir, c'pas ; c'était pas la peine de mettre toute la sarabande à nos trousses. On laissit marcher les affaires tel que c'était parti.

Tous les lundis matin, Zèbe trouvait Belzémire ben soignée, et sa toilette faite. Ça fut ben pire au jour de l'an, par exemple ; ce jour-là pas de Belzémire ! a reparut dans son part que le lendemain matin, fraîche comme une rose. Quoi c'quelle était devenue pendant ce temps-là ? Pain-d'épices, qu'avait passé la journée à la chasse, nous jurit sus sa grand' conscience, qu'il l'avait vue filer au loin par-dessus les âbres comme si le diable l'avait emportée.

Je m'informais de temps en temps de ce qui se passait ; mais sitôt que j'ouvrais la bouche là-dessus :

— Je vous en prie, père Jos, que me disait le grand Zèbe, parlons pas de d'ça, c'est mieux. Chaque fois que je mets le pied dans l'écurie, je tremble toujours de voir la gueuse de planche se lever et le maudit chapeau pointu se montrer. On est pas près de me revoir par icitte ; tout le Saint-Maurice est ensorcelé, qu'on dirait !

Jos Violon était pas pour le démentir, les enfants ; parce que, aussi vrai comme vous êtes là, je ne sais pas si c'est à cause du voisinage de Trois-Rivières, mais j'ai jamais passé un hivernement dans les environs du Saint-Maurice, sans qu'il nous arrivit quèque vilaine traverse. Quoi qu'il en soit, comme dit M. le curé, le printemps arrivé, on se fit pas prier pour prendre le bord d'en bas. Les rafts étaient parées, tout le monde arrimit son petit bagage pour se mettre en route. Les cloques, les casques, les raquettes, les outils, les fusils, les pièges, le violon de Fifi Labranche, le damier à Bram Couture, exétera, exétera !

Le Boss nous avait chargés, Zèbe Roberge épi moé, de ramener les deux chevaux. Nous v'la partis tous

les deux en traîne avec Belzémire dans les ménoires, et le grand noir qui nous suivait par derrière. On descendait grand train, quand, à un endroit qu'on appelle la Fourche, v'là ty pas la jument qui se lance à bride abattue à gauche, au lieu de piquer à droite le long de la rivière. Zèbe tire, gourme, cisaille : pas d'affaires ! la gueuse de Belzémire filait comme le vent. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Enfin, laissons-la faire, que je dis ; on rejoindra la rivière plus loin.

On fit ben sûr cinq bonnes lieues de ce train-là, et je commencions à trouver la route longue, quand on aperçut une maison.

"Bon ! que j'allais dire, on va pouvoir se dégourdir un peu les éléments !" Mais j'avions pas fini d'ouvrir la bouche que Belzémire était arrêtée dret devant la porte.

— Quins ! que dit Zèbe Roberge, on dirait que la guevalle connaît les airs, elle a pourtant jamais rôdé par icitte.

Comme il achevait de dire ça, v'la la porte qui s'ouvre, épi qu'on entend une petite voix claire qui disait :

— Quins ! c'est la jument à M. Baptiste ! Voyez donc si elle est fine, a se reconnaît, elle qu'est presque jamais venue dans le jour...

— Tais-toi, pi ferme la porte ! cria une grosse voix bourrue partie du fond de la maison.

A sentait le lutin, c'est ben clair...

L'année d'après, qui c'que vous pensez que je rencontre dans le fond du Cul-de-sac, à Québec ? Baptiste Lanouette dit Pain-d'épices, avec sa pipe au bec, comme de raison, épi gréyé d'un grand chapeau pointu qui me fit penser tout de suite à celui que j'avais vu sus la tête du lutin, à la rivière au Chêne. Y me racontit qu'il avait ben manqué d'en attraper un, dans la même écurie où's que moi pi Zèbe j'avions vu le nôtre ; si ben que le chapeau en était resté dans les mains. Je l'avais ben reconnu tout de suite, allez ! Diable de Pain-d'épices, dites-moi ! Encore un peu... y serait ben riche à c't'heure.

Si jamais vous passez par les Foulons du Cap-Blanc, les enfants, demandez Baptiste Lanouette, et perlez-y de d'ça : vous verrez si Jos Violon est un menteur !

Le loup-garou

Honoré Beaugrand

J'avais bien douze ou treize ans et j'étais cook à bord d'un chaland avec mon défunt père qui était capitaine. C'était le jour de la Toussaint et nous montions de Québec avec une cargaison de charbon, par une grande brise de nord-est. Nous avions dépassé le lac St-Pierre et sur les huit heures du soir nous nous trouvions à la tête du lac. Il faisait noir comme le loup et il brumassait même un peu, ce qui nous empêchait de bien distinguer le phare de l'île de Grâce. J'étais de vigie à l'avant et mon défunt père était à la barre. Vous savez que l'entrée du chenal n'est pas large et qu'il faut ouvrir l'œil pour ne pas s'échouer. Il faisait une bonne brise et nous avions pris notre perroquet et notre hunier, ce qui ne nous empêchait pas de monter grand train sur notre grande voile. Tout à coup le temps parut s'éclaircir et nous aperçûmes sur la rive de l'île de Grâce que nous rasions en montant, un grand feu de sapinages autour duquel dansaient une vingtaine de possédés qui avaient des têtes et des queues de loup et dont les yeux brillaient comme des tisons. Des ricanements terribles arrivaient jusqu'à nous et on pouvait apercevoir vaguement le corps d'un homme couché par terre et que quelques maudits étaient en train de découper pour en faire un fricot. C'était une ronde de loups-garous que le diable avait réunis pour leur faire boire du sang de chrétien et leur faire manger de la viande fraîche. Je courus à l'arrière pour attirer l'attention de mon défunt père et de Baptiste Lafleur, le matelot qui naviguait avec nous, mais qui n'était pas de quart à ce moment-là. Ils avaient déjà aperçu le pique-nique des loups-garous. Baptiste avait pris la barre et mon défunt père était en train de charger son fusil pour tirer sur les possédés qui continuaient à crier comme des perdus en sautant en rond autour du feu. Il fallait se dépêcher car le bateau filait bon train devant le nord-est.

– Vite ! Pierriche, vite ! donne-moi la branche de rameau béni, qu'il y a à la tête de mon lit, dans la cabine. Tu trouveras aussi un trèfle à quatre feuilles qdans un livre de prières, et puis prends deux balles et sauce-les dans l'eau bénite. Vite, dépêche-toi !

Je trouvai bien le rameau bénit, mais je ne pus mettre la main sur le trèfle à quatre feuilles et dans ma précipitation je renversai le petit bénitier sans pouvoir saucer les balles dedans.

Mon père pulvérisa le rameau sec entre ses doigts, et s'en servit pour bourrer son fusil, mais je n'osai lui avouer que le trèfle à quatre feuilles n'était pas là et que les balles n'avaient pas été mouillées dans l'eau bénite. Il mit les deux balles dans le canon, fit un grand signe de croix et visa dans le tas de mécréants.

Le coup partit, mais c'est comme s'il avait chargé son fusil avec des pois, et les loups-garous continuèrent à danser et à ricaner, en nous montrant du doigt.

– Les maudits ! dit mon défunt père, je vais essayer encore une fois.

Et il rechargea son fusil et en guise de balle il fourra son chapelet dans le canon.

Et paf !

Cette fois le coup avait porté ! Le feu s'éteignit sur la rive et les loups-garous s'enfuirent dans les bois en poussant des cris à faire frémir un cabaleur d'élections.

Les graines du chapelet les avaient évidemment rendus malades et les avaient dispersés, mais comme c'était un chapelet neuf qui n'avait pas encore été béni, mon défunt père était d'opinion qu'il n'avait pas réussi à les délivrer et qu'ils iraient sans doute continuer leur sabbat sur un autre point de l'île.

Ce qui avait empêché le premier coup de porter, c'est que le fusil n'avait pas été bourré avec le trèfle à quatre feuilles et que les balles n'avaient pas été plongées dans l'eau bénite.

Honoré Beaugrand, *Légendes canadiennes* (extrait), 1900.

J'allais sortir Raoul dans mon bar où l'on dansait et où l'on faisait l'amour à plusieurs, à voile ou à vapeur ; l'important, c'était d'y mettre sa sueur.

Rrrraoul

Jean-Marc Massie

Cherche coloc, sérieux, propre sur lui, pas fatigant, genre dominé cherchant dominant. P.S. : on n'est pas obligé d'être des amis, l'important, c'est de pas se faire chier dans la vie.

Après avoir passé ma p'tite annonce dans l'Journal de Montréal, le seul qui s'est présenté, il regardait ses pieds. Il s'appelait Raoul. Juste en entendant le Rrrr de Raoul, j'ai su d'emblée que j'étais en sécurité. Une guenille avait trouvé son torchon. Il avait les cheveux bruns, avec la raie sur le côté, les lunettes en corne brune, les souliers, les bas et les pantalons bruns avec un t-shirt sur lequel étaient imprimés à l'avant le visage de Luke Skywalker et, à l'arrière, la face de Darth Vader. J'étais tombé sur un nerd, fan de la guerre des étoiles. Regardant toujours ses pieds et tenant d'une main un sac de vidanges brun contenant tous ses effets personnels, il est parti dans sa chambre en marchant comme C3PO dans *Star Wars*, comme s'il avait toujours su, lui aussi, que lui et moi, on était fait pour s'entendre, sinon se compléter. Nous étions l'Alpha et l'Omega de la parfaite cohabitation.

Dans sa chambre, il y avait un lit et une bibliothèque. Il a sorti de son sac de vidanges la collection complète des DVD de la série télé *X-Files* mettant en vedette les agents Mulder et Scully. Il a placé le tout sur la dernière rangée de la bibliothèque. Puis, sur la rangée du haut, il a étalé les trente-trois tomes d'un type d'encyclopédie que je ne connaissais pas : *Comment exceller à Donjons et Dragons*. Enfin, il a sorti de son sac une télé et un lecteur DVD. Il a mis cela sur le haut de la bibliothèque et, dans les semaines qui ont suivi, je ne l'ai pratiquement pas vu sortir de sa chambre. Raoul, voyez-vous, c'était un *nerd*, un vrai de vrai. Moi, j'étais heureux, j'avais trouvé le coloc qu'il me fallait.

Les semaines ont passé. Je ne voyais pratiquement jamais Raoul. Je supposais qu'il ne sortait de sa chambre que pendant mes absences. J'ai compris qu'il était un vrai mâle soumis le jour où, à mon retour, j'ai remarqué qu'il avait ramassé les vêtements que je laissais traîner ici et là. Non seulement il les avait ramassés, mais il les avait aussi lavés, séchés, sans oublier l'assouplisseur, puis pliés et placés aux bonnes places dans les tiroirs de ma commode. Rrrraoul, quel être forrrrmidable !

"Rrrraoul!" Le dominant avait parlé, le dominé est sorti. Il s'est agrippé au cadre de porte en regardant ses pieds, l'air de dire: "Oui, maître..." Je me suis senti *cheap*. Après tout, c'est une bonne action que je voulais faire! Ça fait que je l'ai interpellé de nouveau, mais cette fois-ci en adoptant un ton amicalement autoritaire: "Rrrraoul! À soir, mon ami, je te sors. Je te déniaise." Tout son corps avait l'air de me dire non. J'ai insisté une dernière fois. J'allais devenir le bienfaiteur de tous les *nerds* du quartier. J'allais sortir Raoul dans mon bar où l'on dansait jusqu'à épuisement total et où l'on faisait l'amour à plusieurs, à voile ou à vapeur; l'important, c'était d'y mettre sa sueur. Raoul est passé devant moi comme C3PO. Il a fini par aller se préparer dans la salle de bain.

Il a commencé par faire péter la tête blanche de ses boutons, avant d'en extraire de longs poils noirs et soyeux. Puis il a désinfecté le tout avec sa lotion après-rasage Old Spice. Ensuite, il a enfilé son complet brun trois-pièces, sans oublier son fameux t-shirt de la guerre des étoiles mais, ce soir-là, Darth Vader était à l'avant et Luke Skywalker à l'arrière. Il a finalement spiké ses cheveux bruns, la raie par en avant.

Tandis qu'on se dirigeait vers mon bar, je le sentais marcher dans mon dos comme une espèce de moron moteur: le genre de gars qui ne sait pas accomplir naturellement les simples gestes du quotidien comme marcher, manger, boire, lacer ses souliers, ouvrir une porte... Chez Raoul, tout est calculé, tous ses gestes sont robotiques, découpés, séquencés, modélisés, aucune fluidité. Je le sentais marcher dans mon dos, et je me disais: "À soir, ça sent la catastrophe... y va m'brûler dans la place."

C'est là que j'ai décidé de lui parler franchement: "Écoute-moi ben, là, on s'en va dans mon bar. Va falloir que tu danses. Pis je veux pas que tu me fasses honte. Écoute, l'expert. Smooth; faut que tu grooves smooth. Même si la techno est carrée, tu grooves cool tout en rondeur. Tu combats le rythme dominant, tu es un dominant. Ça fait que, là, quand tu vas rentrer sur la piste de danse, t'en fais pas trop, sinon on va penser que t'es un homo qui s'est échappé du ghetto. Mais y faut que t'en fasses assez, sinon on va te prendre pour un hétéro coincé. Faut que tu sois androgyne; t'es entre les deux. Un mélange de John Travolta et d'Uma Thurman dans *Pulp Fiction*. Là, je vais te donner mon truc à moi. Avec ton genou, tu pointes celle que tu veux pas et, avec tes yeux, tu regardes celle que tu veux. Pis sans avertissement, tu switches, ton genou vers celle que tu veux, tes yeux vers celle que tu veux pas. Pis après tu switches de nouveau. T'arrête pas de switcher de la soirée. Tu vas voir, elles vont toutes être mêlées sur la piste de danse. Et les femmes qui sont mêlées, elles deviennent vulnérables. C'est à ce moment-là que t'en profites pour attaquer, pour t'emparer du cœur de ta proie."

Après mon petit laïus, on est rentré dans mon bar. Raoul est passé derrière moi comme une p'tite souris. Il s'est assis au comptoir et il s'est commandé sambuca après sambuca.

Lire la suite page 21.
À écouter : www.lagrandeoreille.com/ecoutez516

Mon conte Rrrraoul *est le conte que je raconterais à un public français. Cette version moderne du conte de Loup-Garou n'est pas que la simple transposition dans le Montréal actuel de ce conte traditionnel. Cette version se cristallise, surtout et avant tout, autour du rapport maître-esclave, thème universel s'il en est un. Sadomasochisme, Syndrome de Stockholm et rapport de force à géométrie variable sont les thèmes principaux de ce conte qui, bien que se passant au Québec, aurait tout aussi bien pu se dérouler en France. Le meilleur moyen d'être universel n'est-il pas d'aller au plus loin dans le personnel? Pour reprendre l'aphorisme de François de Sales: "Partout où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie"... à Montréal comme à Paris.*

Jean-Marc Massie

Moi, j'en ai profité pour aller danser. Je me sentais hot, ce soir-là. Surtout que j'approchais dangereusement de mes quarante ans. J'avais décidé qu'avant que la bedaine me tombe dessus comme la misère sur le pauvre monde, j'allais en profiter en masse. Je me suis mis à switcher comme un possédé. Toutes les femmes sur la piste de danse étaient mêlées ; je venais de nouveau de prendre le contrôle de la place. Au moment où j'allais m'abattre sur ma proie, Raoul est tombé sur le cul. Je ne sais pas si c'est la sambuca qui lui avait tourné la tête. Mais le fait est qu'il était étendu de tout son long au pied du bar. Raoul a repris subitement connaissance, a bondi dans les airs, traversant le bar sur toute sa longueur pour finalement atterrir au beau milieu de la piste de danse. Et là, il s'est mis à danser de manière étrange. Les babines retroussées, le regard hagard, il griffait avec ses ongles une pelote de laine imaginaire, pour ensuite frotter ses pieds sur la piste de danse comme un chien qui gratte avec ses pattes arrière la terre battue. Raoul avait l'air d'un animal en rut. Quand j'ai vu sa danse de pas d'allure, j'ai fait comme si je ne le connaissais pas. À mon grand étonnement, tout le monde s'est mis en arrière de Raoul, imitant le moindre de ses gestes. Il venait d'inventer une nouvelle danse en ligne. Ça chantait en cadence : Ra-ra-ra Ra-ra-ra Raooooooooul, Raooooooooul. Ça sonnait comme une mélodie techno. Quand j'ai vu le succès qu'obtenait mon coloc avec sa danse de nerd, je suis revenu danser à ses côtés. Il m'a regardé d'un air menaçant. Il avait pris le contrôle de la piste de danse. Je suis allé me mettre d'arrière lui comme tout le monde. Toutes les plus belles femmes du bar dansaient derrière lui. Étonnamment, il n'y avait aucune blonde aux yeux bleus ; que des noiraudes aux yeux verts, que des beautés méditerranéennes, des femmes aux courbes invitantes, avec des longs cheveux noirs de jais et une peau lustrée subtilement parfumée aux agrumes et à l'huile d'olive aillolée.

Elles avaient sous chacune de leurs aisselles une gousse d'ail suspendue à de longs poils noirs sans compter un système pileux assez développé. En y regardant de plus près, on pouvait remarquer chez chacune d'entre elles un léger duvet au-dessus de la lèvre supérieure et de longs poils noirs et soyeux sur les avant-bras. Leurs plantureuses poitrines, leurs culs rebondis, leurs ports de tête altiers et leurs grands yeux verts énigmatiques confirmaient qu'elles étaient bien des femmes, de très belles femmes... légèrement plus hormonées que la moyenne. À un moment donné, la plus belle des beautés méditerranéennes s'est levée. Tout le monde l'appelait la Dolce Vita, genre Anita Eckberg dans la Fontaine de Trévi. Sauf qu'elle était la version noiraude aux yeux verts d'Anita. Notre beauté était accompagnée de son amie, celle qui a une belle personnalité, Natasha, esthéticienne à Laval. J'ai décidé que la Dolce Vita serait pour moi. Raoul, lui, se contenterait de Natasha. Raoul a fini par conclure sa chorégraphie en faisant le grand écart avant de toucher le sol avec ses trois doigts. La piste de danse s'est vidée, la musique s'est tue.

On s'est finalement tous retrouvés dans mon appartement aux petites heures du matin. Il y avait Natasha en face de moi et la Dolce Vita collée sur Raoul. Je l'ai laissé se brûler avec le pétard. Moi, pas idiot, j'allais attaquer le dernier et remporter la mise, tout en laissant à mon coloc le prix de consolation. Sans crier gare, laissant derrière elle une étrange odeur d'huile d'olive aillolée et d'orange sanguine, elle s'est dirigée vers la chambre de Raoul, avant que ce dernier n'aille la rejoindre. Ébranlé sur le coup, j'ai finalement compris que mon inconscient m'avait joué un vilain tour. Je voulais tellement faire une bonne action au profit de Raoul que j'avais saboté ma relation avec la plus belle des beautés méditerranéennes ; j'avais permis à mon coloc de se déniaiser en laissant mon inconscient réfréner mes ardeurs à l'endroit de ma proie préférée. C'est pour ça qu'il l'a eue.

Une fois mon amour-propre rassuré, j'ai décidé de continuer mes bonnes actions en m'intéressant à Natasha, la belle personnalité, douce, calme et l'air pas très déluré. J'allais lui donner ce qu'aucun homme ne lui avait jamais donné avant. À ma

grande surprise, elle a pris l'initiative. Ses seins remontaient langoureusement le long de mon épine dorsale, alors que son haleine d'huile d'olive aillolée et citronnée me traversait les narines pour ressortir par mes tympans. Étonnamment, ce n'était pas déplaisant, c'était même excitant. Au moment où j'allais passer à l'acte, incrédule, je l'ai vue rejoindre nonchalamment Raoul dans sa chambre. Moi, j'ai fini tout seul dans la mienne à regarder le plafonnier, en me faisant un plaisir solitaire, les entendant copuler comme des bêtes dans la chambre d'à côté. Un jour, vous finissez toujours par rencontrer votre homme et là, je venais de rencontrer le mien. Il s'appelait Rrrraoul. Comme disait ma mère :

– On connaît pas vraiment quelqu'un tant qu'on n'a pas mangé un kilo de sel en sa compagnie.

J'ai quand même réessayé de sortir encore une couple de fois avec Raoul. C'était toujours le même pattern. Il venait de plus en plus de beautés méditerranéennes aux avant-bras velus à l'appartement, qui finissaient toutes sans exception dans sa chambre. Avec le nombre de femmes poilues qui étaient passées chez nous, on avait vu se former un épais tapis de longs poils noirs soyeux imbibés d'huile d'olive et où poussaient une quantité phénoménale de gousses d'ail. On ne faisait plus seulement sentir l'odeur, on pouvait la voir. Il y avait un smog à couper au couteau qui flottait dans mon logement. Je n'étais plus capable, c'était rendu invivable. L'odeur acide du citron, de l'orange sanguine et de l'ail était telle que j'en avais les narines décapées. Je ne sortais pratiquement plus avec Raoul, j'allais dans d'autres bars. Le nerd était rendu trop hot. Je suis allé me refaire l'instinct dominant ailleurs. Finalement, je me suis arrangé pour ne plus le croiser. Je rentrais pendant qu'il sévissait sur la piste de danse de mon ancien bar, et je ressortais au petit matin, juste avant qu'il rentre. Mais un jour, j'ai fini par tomber dessus à l'appart. Vêtu uniquement de son g-string léopard, monsieur avait pris ses aises, assis sur mon divan, devant mon écran géant et ayant laissé traîner ses vêtements un peu partout dans le salon. C'est là que j'ai pété ma coche. Mais au moment où j'allais l'engueuler, je me suis arrêté net. Le regard qu'il m'a lancé avec ses babines retroussées m'a fait reculer. Il s'est senti un peu mal de me voir si apeuré. C'est à ce moment-là qu'il m'a dit :

– Hey ! le coloc ! À soir, j'te sors.

Le ton de sa voix à la fois ferme et rassurant m'a apaisé. Étonnamment, j'étais même content, voire honoré, d'être invité à sortir avec Raoul en personne, de réintégrer le cercle de ses proches.

Secrètement, j'espérais toujours décoder ce qui faisait son charme sur la piste de danse. On a fait notre toilette ensemble, il m'a laissé utiliser son Old Spice. Et, comble du bonheur, il m'a prêté son t-shirt blanc, avec capitaine Luke Skywalker et Darth Vader, sans oublier de me spiker les cheveux par en avant. Puis il m'a passé son complet brun trois pièces et ses souliers bruns. J'étais aux anges. En chemin vers le bar, je l'ai regardé marcher comme un moron moteur. C'était peut-être ça, son truc : dès qu'il mettait le pied sur la piste de danse, il se démoronnisait. Et là les femmes se disaient : "Voilà le trésor caché." L'effet surprise comme arme de séduction.

On est finalement arrivé dans ce qui était devenu le bar de Raoul. Sans attendre, Raoul a sauté sur la piste de danse. Au premier grattement de pied sur le sol, les noiraudes se sont mises à danser en ligne derrière lui, entonnant toutes en chœur : Ra-ra-ra Ra-ra-ra Raouuuuuuul Raouuuuuuuuul ! Toutes les beautés méditerranéennes étaient là. Poilues, formées, terraformées, suintant l'huile d'olive fruitée à l'ail qui, malgré tout, avait fini par me manquer. C'est là que Raoul m'a fait un clin d'œil : il voulait que j'aille danser à côté de lui. On était beaux tous les deux, dansant à l'unisson sur le même beat. Nous étions parfaitement synchrones dans notre gestuelle. Encore plus que les nageuses synchronisées. Pas de bedaine, le ventre plat comme les prairies du Manitoba, on avait fière allure. Magnanime, Raoul m'a laissé faire le move par excellence : le grand écart. C'est en exécutant la routine que j'ai compris l'un de ses secrets. Le petit maudit, il callait la shot.

Le nombre de fois qu'il touchait le plancher de danse avec ses trois doigts correspondait au nombre de femmes qu'il allait ramener à l'appart. Ce soir-là, il m'a laissé le faire. Jusqu'à l'essoufflement, j'ai touché soixante-six fois le sol avec mes trois doigts. Rrrraoul, quel être forrrrmidable ! La piste de danse s'est vidée la musique s'est tue.

Aux petites heures du matin, le vent s'est levé sur Montréal et le DJ est allé se coucher. Raoul et moi, on s'est ramassés avec toutes les beautés méditerranéennes dans l'appartement. Ça sentait l'agrume, l'huile d'olive et la gousse d'ail sans bon sens, bref, la Méditerranée avait envahi notre logement. L'odeur partait du plafond et allait jusqu'au plancher. On avait à peine un pouce pour ramper. Si vous aviez été avec nous, vous vous seriez crus au Vietnam, dans la jungle des Vietcongs. Ce n'était pas déplaisant, même que c'était excitant. Raoul était toujours sur mon divan, devant mon écran géant, et j'avais totalement abdiqué devant son aura de mâle alpha.

La Dolce Vita, Natasha et les soixante-quatre autres beautés méditerranéennes déambulaient dans l'appartement, telles des Walkyries héroïnées, fières émules d'Uma Thurman. Ça glissait sur le plancher, sur les murs, sur les plafonds suintant l'huile d'olive. On aurait dit des sylphides sous acide, les sirènes dans l'Ulysse tentant de nous envoûter, moi et Raoul. Ce soir-là, je me suis dit que statistiquement parlant, je ne devrais pas me retrouver tout seul dans mon lit. Le tout, c'était d'avoir la foi.

Faut croire que les stats n'étaient pas de mon bord. Elles se sont toutes retrouvées dans la chambre de mon coloc. De l'intérieur de celle-ci, j'ai entendu marmonner comme une espèce de râlement. Tel un maître généreux, Raoul m'offrait Natasha. J'ai senti de nouveau ses seins pointer dans mon dos. Les seins de celle qui, avec le temps, était devenue tout simplement belle parce qu'elle avait su se faire désirer. Je la trouvais vraiment superbe, ce soir-là. Elle sentait bon l'olive noire, l'ail, et le citron. Elle a pris ma main, elle a caressé le bout de trois de mes doigts, comme ma mère faisait quand j'étais petit. Natasha, quelle femme ! La maman et la putain réunies en une seule créature.

Quand on est rentrés dans ma chambre, elle s'est étendue de tout son long sur mon lit. King. Elle avait le pubis huilé qui lui montait jusqu'au nombril, taillé tel un hiéroglyphe égyptien, et les mamelons acidulées qui pointaient vers le plafond. M'enserrant entre ses bras, grâce à un bond prodigieux, elle s'est accrochée au lustre du plafond avant de nous faire tournoyer à une vitesse folle. Sur le dos, les cuisses entrouvertes, elle est retombée la première sur le lit. Toujours accroché au lustre, je me suis bien enligné avant d'atterrir directement entre ses cuisses. Son épaisse toison pubienne a amorti ma chute, alors que mon sexe s'enfonçait lentement, mais sûrement, à l'intérieur du sien. Nous avons joui en même temps puis, abruptement, comme si un démon venait de s'emparer de tout son être, les poils de ses avant-bras se sont hérissés avant de la voir me lever carré du lit. Les yeux injectés de sang, elle m'a emmené jusqu'au pied du calorifère pour ensuite me plaquer le dos dessus. Mon propriétaire, ce n'est pas un cheap, l'hiver, il chauffe en calvaire. Après un certain temps, des cloques d'eau se sont formées sur mon dos, résultat de l'intense chaleur du calorifère. Elle m'a sauvagement ordonné de me coucher de nouveau sur le ventre. Et là, avec contentement et application, elle a fait éclater, l'une après l'autre, chaque cloque d'eau, avec son ongle le plus long et le plus acéré. Puis, le sourire aux lèvres, elle a laissé tomber sur mes plaies de fines gouttelettes citronnées s'écoulant de ses mamelons à intervalles réguliers. Vous dire comment j'ai souffert le martyr, ça ne s'explique même pas. Bref, ç'a été mon premier trip sado-maso... et j'ai aimé ça.

En hyperventilation, mais totalement comblé, je regardais Natasha avec son visage d'ange qui dormait du sommeil des dieux, alors que dans ses yeux, l'instant d'avant, brillait la flamme de Satan. Je vous le dis, vrai comme je suis là, aucune femme ne m'avait emmené à un tel niveau de félicité. Du plaisir à la douleur, je venais de ressentir, jusque

dans ma chair, l'amour, le vrai, le seul qui compte, l'amour passion, l'amour qui tache, l'amour qui crache, l'amour vache.

À un moment donné, les grognements de Raoul ont repris. Contrarié, agacé de me faire sortir de ma bulle amoureuse par Raoul, je me suis dirigé vers sa chambre pour lui démontrer qui était le vrai mâle alpha dans l'appart. Pour me rendre jusque-là, j'ai dû me faire un chemin dans la brousse des longs poils soyeux qui avaient envahi l'appartement depuis un certain temps. Muni d'un masque à gaz, j'ai rampé sous un épais nuage d'ail et d'huile d'olive rancie. J'ai coupé l'odeur du revers de la main et j'ai arraché les poils à la force de mes poignets, pour finalement arriver dans la chambre de Raoul.

On aurait dit l'enfer de Dante. On voyait des membres humains dépasser de partout : des bras, des tibias entrelacés, ponctués de pubis en feu, de culs et de sexes ensanglantés, sans parler de l'odeur insoutenable de fauves ayant copulé sans arrêt toute la nuit. Ça sentait fort à vous en brûler les narines. La chienne m'a pogné quand j'ai vu traîner, ici et là, des ossements humains sur lesquels Raoul et la Dolce Vita semblaient se faire les dents.

L'âme tourmentée par l'intime conviction que mon destin venait de basculer, j'errai dans les rues de Montréal tout l'avant-midi. De Wolfe à Montcalm en passant par Saint-Laurent et Saint-Denis, j'ai bad-tripé pas à peu près, pour finalement atterrir à la Binerie Mont-Royal, là où on fait la bouffe la plus réconfortante en ville. J'hyperventilais tellement que je me suis mis à manger mes émotions en avalant une quantité hallucinante de pâté chinois alors qu'en première page du Journal de Montréal, on pouvait lire qu'on avait trouvé plusieurs corps démembrés et désossés comme de la vulgaire chair à cochon, enterrés à l'arrière du bar qui était devenu celui de Raoul. La seconde d'après, le bulletin télévisé du matin est apparu à l'écran, et j'y ai appris que les victimes étaient toutes des clientes assidues du bar où sévissait Raoul. Je suis resté à la Binerie jusqu'après la fermeture, pour finalement retourner à l'appartement à 11 heures du soir, l'heure à laquelle mon coloc régnait sur la piste de danse. J'ai fait le 911, puis là, tout s'est accéléré.

La police a intercepté Raoul aux petites heures du matin, alors qu'il rentrait. Ils l'ont menotté, embarqué, incarcéré, inculpé, puis condamné pour finalement le faire interner à l'Institut Pinel. C'est là que j'ai réalisé que le pseudo nerd-dominé était en fait un irrécupérable mésadapté socio-affectif, un borderline chronique, un dangereux psychopathe, un mâle alpha doué d'un incroyable instinct de domination, prêt à éliminer quiconque se mettait en travers de son chemin. Les beautés méditerranéennes, un peu trop rebelles à son goût, avaient payé de leur vie pour l'apprendre.

À grand-peine, pendant trois années, j'ai tenté d'effacer toutes les traces de ma traumatisante cohabitation avec Raoul. J'ai javellisé tous les murs de l'appartement suintant l'huile d'olive, éradiqué tous les longs poils noirs et soyeux qui avaient pris racine dans le bois franc des moulures et du plancher. J'ai pu aussi récolter d'énormes gousses d'ail que j'ai vendues au marché Jean-Talon en les faisant passer pour des gousses d'ail bios, ce qui m'a permis de me payer une longue et intense thérapie chez un psy du boulevard Saint-Joseph. Le temps aidant à cicatriser les plaies de l'âme, la mémoire sélective ayant enfin fait son travail, j'ai réussi à effacer l'humiliation d'avoir été rabaissé par Raoul au rang de dominé, de faire-valoir ; j'ai vaincu ma dépendance aux pratiques sado-masochistes auxquelles m'avait initié Natasha, l'alter ego féminin de Raoul, la femme à la double personnalité ; j'ai chassé de mon esprit l'horrible fin des partenaires sexuelles de Raoul. J'ai fini par oublier jusqu'au nom de Raoul. C'est fou comme l'esprit humain peut surmonter les traumatismes les plus inhumains.

Le jour où je pus enfin fêter ma guérison, j'ai reçu un appel de l'Institut Pinel. Au bout de la ligne, la voix désincarnée du psychiatre m'a dit d'un ton monocorde :

– Un dénommé Rrrraoul a fermement insisté pour que vous lui rendiez visite, il semble que vous soyez le seul ami qui lui reste.

C'est fou, mais juste au son du Rrrr, mes trois années de thérapies se sont envolées en fumée et je me suis retrouvé à marcher en direction de l'Institut Pinel, comme un esclave à la recherche de son maître. J'ai finalement abouti devant une immense porte capitonnée avec une petite lucarne à travers laquelle on pouvait voir Raoul, recroquevillé sur lui-même dans sa camisole de force. Les deux infirmiers m'ont assuré qu'il n'y avait pas de danger, que je pouvais entrer pour lui parler. Une fois en face de mon ancien coloc, j'ai vu son regard se planter dans mes yeux. Puis Raoul s'est mis à me parler avec la voix d'un psychopathe, genre Hannibal Lecter dans le Silence des agneaux :

– Salut le coloc, tu pensais t'en sauver. Te rappelles-tu de Natasha ? On est maintenant frères de semences, on a foulé le même triangle noir. On a bu à la même fontaine. On est frères de sang. Nous portons maintenant le même masque. Dorénavant, tu fais partie de ma gang. Sais-tu pourquoi j'ai tant de poils incarnés, mon homme ? L'intérieur de mon corps est comme une prison barbelée. C'est pas du métal qui me traverse les chairs, ce sont de longs poils noirs et soyeux qui transpercent mes organes et obstruent mes vaisseaux sanguins. J'ai mal chaque fois que je me réveille. Quand je danse, ça me fait moins mal. Si tu veux en savoir plus, rentre tes trois doigts dans ma gueule, pour que tu comprennes enfin mon secret. Toi, mon frère des délires à venir, toi qui sais qu'il n'y a jamais eu de lumières sur l'eau…

J'imagine que vous seriez sortis de là en courant, mais moi, l'épais, je suis allé me mettre trois doigts dans sa gueule et j'ai tâté trois fois l'intérieur de son palais. Au troisième tâtonnement, à la vitesse de l'éclair, il m'a coupé les trois doigts de la main avec ses dents effilées comme la pointe d'une lance. Encore sous le choc, je l'ai vu bondir dans la chambre capitonnée, comme à l'époque où il bondissait sur la piste de danse. Quand sa tête a frôlé le capitonnage, dans sa gueule est apparue une deuxième mâchoire avec deux immenses canines dégoulinantes de bave psychotique. Là, tout s'est passé au ralenti comme dans un accident de voiture. Il a atterri sur moi, prêt à planter ses deux crocs dans mon mollet. J'ai senti deux brûlures, et c'est à ce moment-là que les deux infirmiers m'ont sorti in extremis de la chambre capitonnée, laissant Raoul, la face étampée dans la lucarne, l'air satisfait, avec le sentiment d'avoir fait ce qu'il avait à faire.

Je suis allé signer le registraire de l'institut. J'ai refusé qu'ils me soignent. En pleine crise d'hyperventilation, je leur ai dit que leur patient, je ne le connaissais pas et que je ne voulais plus jamais en entendre parler.

Cette nuit-là, alors que Montréal était recouverte d'un tapis blanc hivernal, j'ai erré dans les rues de Montréal, de Wolfe à Montcalm en passant par Saint-Laurent et Saint-Denis, laissant à chaque pas deux gouttes de sang sur la neige poudreuse. C'est ainsi que j'ai écrit d'une belle calligraphie rouge vin toute la peur et l'angoisse qui me paralysaient le système nerveux.

Une fois de retour à mon appartement, sous la douche, j'ai laissé les gouttelettes d'eau bouillante danser sur mes clavicules, retrouvant peu à peu ma respiration, mon calme. J'étais devenu zen. Au moment où j'ai voulu vérifier l'état de mes doigts et de mon mollet, j'ai bien dû me rendre à l'évidence : mes trois doigts avaient repoussé comme par enchantement et il n'y avait plus de plaies sur mon mollet, les chairs s'étaient rapprochées d'elles-mêmes. Il n'y avait aucune trace de sang coagulé, seulement deux longs poils noirs et soyeux faisant office de points de suture.

Un peu plus tard dans la soirée, enivré par une forte odeur d'huile d'olive et d'agrumes, je me suis retrouvé sur mon divan, devant mon écran géant, à regarder un épisode de X-Files. À la fin de celui-ci, je me suis plongé dans un des tomes de Comment exceller à Donjons et Dragons. Pis j'ai trouvé ça bon.

J'étais bien, très bien, j'avais fait la paix avec mon passé, avec Raoul, avec moi-même.

Si y en a un icitte qui pense que les histoires de loups-garous, ce sont seulement des histoires de grand-mères, justes bonnes à faire peur aux enfants, et bien j'ai des petites nouvelles pour lui... Raouuuu uuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuu uuuuuuuuul !

Version condensée de mon conte "L'Andréanne" tiré du livre-dvd *Montréal démasquée* publié chez Planète Rebelle en 2007.

Jean-Marc Massie

Les patenteux

Conte de Saint-Élie-de-Caxton, Fred Pellerin

C'est l'un des traits particuliers de la culture québécoise. Une distinction sur laquelle on devrait miser pour les avenirs et les touristes internationaux. Le Québec en est rempli. Si l'on gratte bien. Chaque rang de campagne, chaque retranchement de terre battue, chaque village dispose de son patenteux. Comme un représentant de ces artisans modérés issus de la grande lignée des "bizouneux de cossins d'inventions de patentes à gosses". Ces créateurs d'objets fascinants qu'on nous présente toujours comme des solutions. Parfois tellement poussées dans la performance que ça se présente comme des solutions à des problèmes qui n'existent pas encore. Et qu'il peut devenir angoissant de tenter de s'imaginer le type de problème à venir en voyant certaines propositions de bidule de secours. Voilà.

Pour faire face à la misère, les patenteux de l'époque occupaient un poste important dans la hiérarchie des communautés. À Saint-Élie-de-Caxton, pour assumer la fonction, nous avions droit à un forgeron Riopel débrouillard. Son invention la plus reconnue fut sans doute les fers à cheval à talons hauts. Vint ensuite le grille-pain à une seule fente. Pour venir en aide aux familles au nombre d'enfants impair. Parce qu'on sait bien qu'en temps de manque, l'utilisation du grille-pain conventionnel n'était permise qu'avec un chargement minimum de deux tranches de pain. En deçà de ça, on vous rangeait dans la marge gaspilleuse. Les hommes et les femmes se forçaient donc à engendrer dans un nombre pair d'enfants pour satisfaire sur les déjeuners. Chez les familles moins chanceuses dont le décompte ne se divisait pas par deux, le petit dernier demeurait plus svelte que les autres. Par pur principe d'économie d'énergie brûlatoire de toaster. Par chance, avec la sortie de ce grille-pain à une fente, on réglait le cas de la tranche unique. Et du non-désiré par le fait même. Et puis revoilà.

Cette fois-là des vols répétés de vêtements sur la corde à linge, le forgeron Riopel puisa dans les idées géniales. Il imagina un dérivé de l'épingle à linge, celle que l'on connaît, sur laquelle il ajouta l'option d'une serrure. Une pince à linge qui se barre à clé. En fer forgé. Une révolution lessivaire. Et un succès commercial dans le voisinage. Bien sûr que les femmes se retrouvaient avec des trousseaux de sept à huit cents clés dans les poches de leur tablier et des heures entières à enlever le linge de la corde parce qu'il fallait retrouver celle, dans la quantité, qui allait avec celle des verrouillées. Mais malgré tout le désagrément, pas question de se plaindre. On entrevoyait enfin la possibilité d'un retour aux habits secs.

Extrait de *10 ans, ça conte ! Le rendez-vous des Grandes Gueules*, Montréal, Planète rebelle, 2007.

Le récit en entier, à lire page 29 et à écouter sur le site :
www.lagrandeoreille.com/lire516

La Grande Oreille : Quelles ont été vos sources d'inspiration pour votre quatrième spectacle, "l'Arracheuse de temps" ?

Fred Pellerin : Je me suis inspiré des personnages du village où j'habite, de ce microcosme que je transporte d'un spectacle à l'autre. Aussi, comme les histoires tournaient autour du personnage de la Stroop, une semblant de sorcière du village, je suis allé fouiller dans les récits traditionnels qui pouvaient aborder ce thème. De la même façon, j'ai rencontré une herboriste, j'ai lu sur la sorcellerie en général, pour me tirer des idées à nourrir mon personnage et ses alentours.

Ce spectacle portait sur le thème de la mort. Elle est apparue... Ou alors je l'ai projetée dedans parce qu'au moment où naissait ce spectacle, je venais tout juste de perdre mon père et avec le temps, je me suis rendu compte que j'y ai réglé un bout de mon deuil en me brassant la mort soir après soir.

À la fin de votre spectacle, vous parlez de l'importance de la langue française et de la France pour le Québec. Pourquoi ?

Cette finale de l'Arracheuse – près de quatre cent vingt représentations – où je parlais de l'importance de la langue française, je ne la faisais qu'en France. C'est apparu comme ça, un soir. Ça s'est construit sur la langue, mais aussi sur la manière d'en user. C'est aussi venu du besoin de dire un malaise que nous portons toujours au Québec dans le rapport que nous entretenons avec la France, dans la place de la France sur la définition de notre québécitude, dans une cicatrice qui n'en finit plus de guérir après quatre siècles...

Quels sont vos projets ?

À court terme, je mets tout mon temps à peaufiner le spectacle De peigne et de misère *– spectacle qui tourne autour du personnage de Méo, le décoiffeur du village – qui prend la route sous peu avec déjà près de deux cent cinquante dates. Aussi, en novembre prochain,* Ésimésac, *le deuxième film tiré de mes contes et dont j'ai fait le scénario prendra l'affiche dans les cinémas du Québec. Au printemps et à l'été 2013, en même temps que la tournée, je vais mettre à l'écrit les histoires de* De peigne et de misère, *pour en faire un livre à paraître à l'automne. En décembre 2013, je vais travailler pour une deuxième fois avec le Maestro Kent Nagano pour créer un conte en collaboration avec l'Orchestre Symphonique de Montréal. Et un conte illustré pour enfant, et des idées de dessins, et des poèmes, et des chansons, et encore, et toujours... Le jardin des projets continue de fleurir !*

Au printemps, vous avez pris position en faveur des étudiants. Que pensez-vous de la politique actuelle du Québec ?

Le Québec a traversé au printemps dernier une crise sociale et politique d'ampleur. La crise étudiante, à mon avis, n'en aura été que la partie visible. Le mécontentement de la population québécoise face aux gouvernements et à leur surdité, à leurs manières, à leurs positions sur les enjeux sociaux et environnementaux, est assez généralisé. Depuis la révolution tranquille, qui avait donné au Québec des modèles, des institutions et des façons de fonctionner renouvelés, rien n'a vraiment bougé. Aussi, le contexte toujours en chemin et les enjeux nouveaux ont fini par faire perdre la concordance du modèle avec son réel.

Si la crise étudiante s'est adoucie avec l'été, il n'en demeure pas moins que le Québec continue de bouillonner. Des partis politiques neufs voient le jour, les jeunes reprennent intérêt aux choses sociales, politiques, économiques, etc.

Il s'avère que le moment est venu de refaire l'alignement des yeux avec les lunettes, de remettre de la visée dans les convictions et des idées chez les enjeux.

Fred Pellerin, propos recueillis par Lionnette Arnodin.

Fred Pellerin

La misère

Tout avait commencé dans les années de la grande pauvreté. En ce temps où des familles entières ne mangeaient que de la misère. Certaines n'ayant même plus de misère personnelle tellement elles avaient dû en digérer. Et il n'était pas rare de voir des indigents devoir en emprunter quelque quantité au voisin pour se la servir aux repas. La misère des autres, sans souci d'hygiène ou de passation de microbes. Des dédaigneries que les agences sanitaires modernes ne toléreraient plus sous prétexte. Sous aucun.

On se trouvait au plus profond de ces années si rudes que plusieurs n'avaient plus rien à se mettre aux vidanges. À ce point du dépourvu que les poubelles gisaient vides. Et à perdre des nuits entières pour se surveiller les déchets respectifs. Chez les chanceux. Parce que les moins nantis risquaient de vous voler vos ordures ménagères dans le seul but de se rehausser l'image publique. Pour feindre d'avoir les moyens de jeter aussi. À imiter l'opulence pour camoufler son stade précaire. Et généralisé. Parce qu'au moment où les déchets deviennent la mesure de la richesse, la qualité de vie mérite qu'on la remette en doute.

Dans l'ordre des choses, les premiers signes du scandale apparurent en mai. La fameuse crise du linge volé éclata. Les vêtements qu'on ne pouvait plus laisser sécher à l'air doux du printemps sous peine de se les voir subtilisés. Dès le dos tourné. Et par réaction spontanée, des familles entières obligées de se promener en habits sales. Ou alors, pour les tenants du propre, du tordage de guenilles lavées que l'on choisissait de porter encore humides. Avec tout ce que ça entraîne d'irritations dans les aines et autres articulations propices aux humidités.

Par chance que devant cette misère profonde, les habitants s'épaulèrent à la roue. Par instinct de survie, les villages d'alors et d'ailleurs rebondirent de façon créative. On vit fleurir des talents insoupçonnés. Parce que l'occasion fait le larron. Et l'inverse souvent.

Les patenteux

Cf. page 27.

La sécheresse

Quelqu'un criait la nouvelle. Sur les toits tranquilles d'un soir de semaine. On annonçait un mariage pour le samedi. Personne en particulier, mais au cas où. De toute façon. Une occasion de se détendre. En plus qu'il se produit si peu de choses au village, qu'il vaut mieux s'inventer des événements par soi-même. Et puis les noces, c'est bon pour le moral. Le samedi, donc.

Dans la fin de journée du vendredi, en geste serviable, Ésimésac suspendit son chapelet sur la corde à linge. Pour s'assurer du beau temps du lendemain. Il pinça l'épingle, barra le double tour et, dans les minutes qui suivirent, perdit la clé. Comme prévu dans la météorologie superstitieuse, le samedi fut impeccable. Une température de ciel, tout en soleil et chaleur. Un temps idéal. Presque à convaincre quelqu'un de se marier véritablement. Avec la promesse des années de bonheur.

Le dimanche, il fit beau aussi. Et aussi beau. Du plafond bleu et des rayons doux. Sur mesure pour un jour du Seigneur. Le lundi, par extension, parfait. Et le mardi, caniculaire. Et le mercredi d'autant. Et le jeudi de suite. Et le vendredi de même. Le chapelet coincé depuis une semaine. Ésimésac avait gaspillé ses insomnies à tenter d'ouvrir l'épingle à serrure. Incapable. Il rentrait au matin, ébouriffé, prétextant des nuits sur la corde à linge.

Les jours s'enchaînèrent au pas lent. Comme la relativité temporelle veut que la misère ralentisse les tranches d'heures. Les semaines tardaient, comme des farandoles de boiteux. Le temps demeurait au beau. Fixe. Plus rien à jaser dans les conversations sur le temps qu'il fait et qui ne fait pas. Tout épuisé du champ lexical ensoleillé. La canicule. Les semaines et les mois. Les années même. Une sécheresse craquante plana sur le paysage. On accumula au total quinze années de sécheresse. Quinze ans.

Condensés. En l'espace d'un été. C'est vous dire à quel point ça manquait d'eau.

Des vies entières furent bouleversées. Plus question de sourire. La peau croustillante menaçait de se déchirer de la joue aux oreilles. Des yeux gerçaient, à demi ouverts. Une poussière fine recouvrait tout, et pas une miette de vent pour la déplacer. Sec. La nappe phréatique chez le diable. L'eau bénite en grumeaux. Le niveau de la rivière qui descendait et qui chutait. Jusqu'à ce que les premiers poissons commencent à attraper des puces de chien et que les faunistes s'y mettent le nez. Jusqu'au thé qui redevenait poche originelle. Des choses qu'on n'ose même pas imaginer. L'archiduchesse, par exemple. Elle-même en chair et en os. Au-delà de ses chemises et de ses beaux atours. L'archiduchesse sèche ? Archisèche, la bonne femme. Une archiduchesse qui se défaisait en poudre. Une archiduchesse en voie de lyophilisation. Avec une infirmière préposée qui lui mouillait les lèvres à intervalles réguliers avec une petite débarbouillette d'eau froide. Sec. Interdiction de fumer dans toute la région de la Mauricie. L'indice de feu portait l'aiguille dans ce qu'il a de plus rouge. Un été aride. Torride. Horrible.

Les dernières flaques s'étaient évaporées depuis longtemps. Après tant de temps sans pluie, les paroissiens avaient la bave séchée. Certains accédaient au stade douloureux de la pisse en pâte. Pas d'eau. Et toujours pas l'ombre d'une averse à l'horizon. Des adolescents qui n'avaient jamais plu de leurs yeux vus ailleurs que dans les livres. Douze ans, treize ans. Tous nés de la dernière pluie. On leur parlait de nuages comme de légendes incroyables. D'un temps lointain où l'eau tombait du ciel.

— Quand on entendait le train siffler à Charette, dans le village voisin, ça annonçait la pluie.

Dans le secret de leur petit lit, les enfants tardaient à s'endormir. Comme des veilleurs d'espoir qui rêvaient de surprendre le cri du train, la promesse de l'eau. En vain. Les rêves mouillés se partageaient à l'unanimité. Même le curé neuf fantasmait humide. Son dernier sermon avait porté sur le récit du Christ qui transformait le vin en eau. Et personne n'osait croire sans boire.

La seule personne à ne pas se bâdrer avec la déshydratation régionale, c'était la sorcière. Cette marraine mystérieuse du fond du rang. Elle qui ne semblait pas affectée le moins du monde. Stoïque ininterrompue. Que l'on soupçonnait d'ailleurs de mèche avec le feu et qui devait sans doute s'approvisionner au puits des enfers.

La faiseuse de pluie

Par un soir de brosse paroissiale chez Brodain Tousseur, la bière de bibittes comblait les soifs accumulées. Et les déboires. Dans une langue de bouches pâteuses, le sujet de discussion des gars chauds tournait autour du manque. Blablabla. La dérive ivre les porta bientôt sur la réputation de la sorcière. Certains prétendaient qu'elle détenait des pouvoirs capables de faire pleuvoir. Un don d'arrosage. Qu'il suffisait de lui demander, sans dire merci. Et que, finalement, on avait besoin de ses services aquatiques.

Dans le laps d'en boire une dernière pour la route, la délégation se forma. Une douzaine des moins pactés furent mandatés pour aller négocier du mauvais temps. Malgré l'heure tardive. Ils marchèrent en ligne croche jusqu'au lac aux Sangsues. À l'entrée du domaine. Et la maison au bout du chemin. La porte s'ouvrit avant même qu'ils ne frappent.

— Entrez, les gars. Je vous attendais.

Au beau milieu de la nuit. Accueillis. Déchaussés. Puis elle les avait installés dans le divan mou. Elle leur avait servi une tasse de thé, pour les faire parler. Comme une thérapeute tripante. Avec des aises de jasette, mais qui calcule sous cape. On venait lui implorer la pluie.

— Certainement, mes très chers. Suffit de vous entendre sur la date.

Le plus incrédule se mit tarir. Un asséché rebondit avec précipitation et proposa qu'il pleuve tout de suite. Il fut repris et rassis. Sous prétexte qu'ils étaient venus à pied. Qu'ils voulaient éviter

de revenir à l'eau. Il vaudrait mieux attendre au lendemain.

— Absolument pas, s'opposa un autre. Demain dimanche, c'est la messe en plein air. Ça serait mieux lundi.

— Lundi, c'est la journée prévue que je monte au bois. Allons-y plus pour mardi, lançait le prochain.

— Pas question. La famille de ma femme descend de la ville. On leur a promis de veiller sur la galerie. Attendez au lendemain.

Puis chacun y alla de ses préférences et caprices mouilleux.

— Moi, c'est bien simple. Si vous me faites mouiller le mercredi, je déménage.

— En tout cas, que j'en vois pas un pleuvoir jeudi. Ma peinture de toiture aura pas fini de sécher. Pourquoi pas le vendredi.

— Parce que je vas redescendre du bois.

— Puis samedi, c'est l'épluchette de blé d'Inde au profit de la fabrique.

La sorcière avait fini par reprendre les cordeaux de la discussion. Les poings sur les hanches et sur les i.

— J'ai bien compris. Vous pouvez partir.

La semaine s'écoula sans gouttes. Comme si les demandes avaient été suivies à la lettre. Évidemment que tout le monde crut que la sorcière y était pour quelque chose. Comme une leçon à donner. Par les pouvoirs de l'irrigation. On se le répétait pour ajouter à la crédulité. Elle avait pris soin de le préciser.

— Je vais faire mouiller quand vous vous entendrez sur une date.

Maintenant sans l'ombre d'un doute. C'était elle qui faisait la pluie.

Extrait de *10 ans, ça conte ! Le rendez-vous des Grandes Gueules*, Montréal, Planète rebelle, 2007.